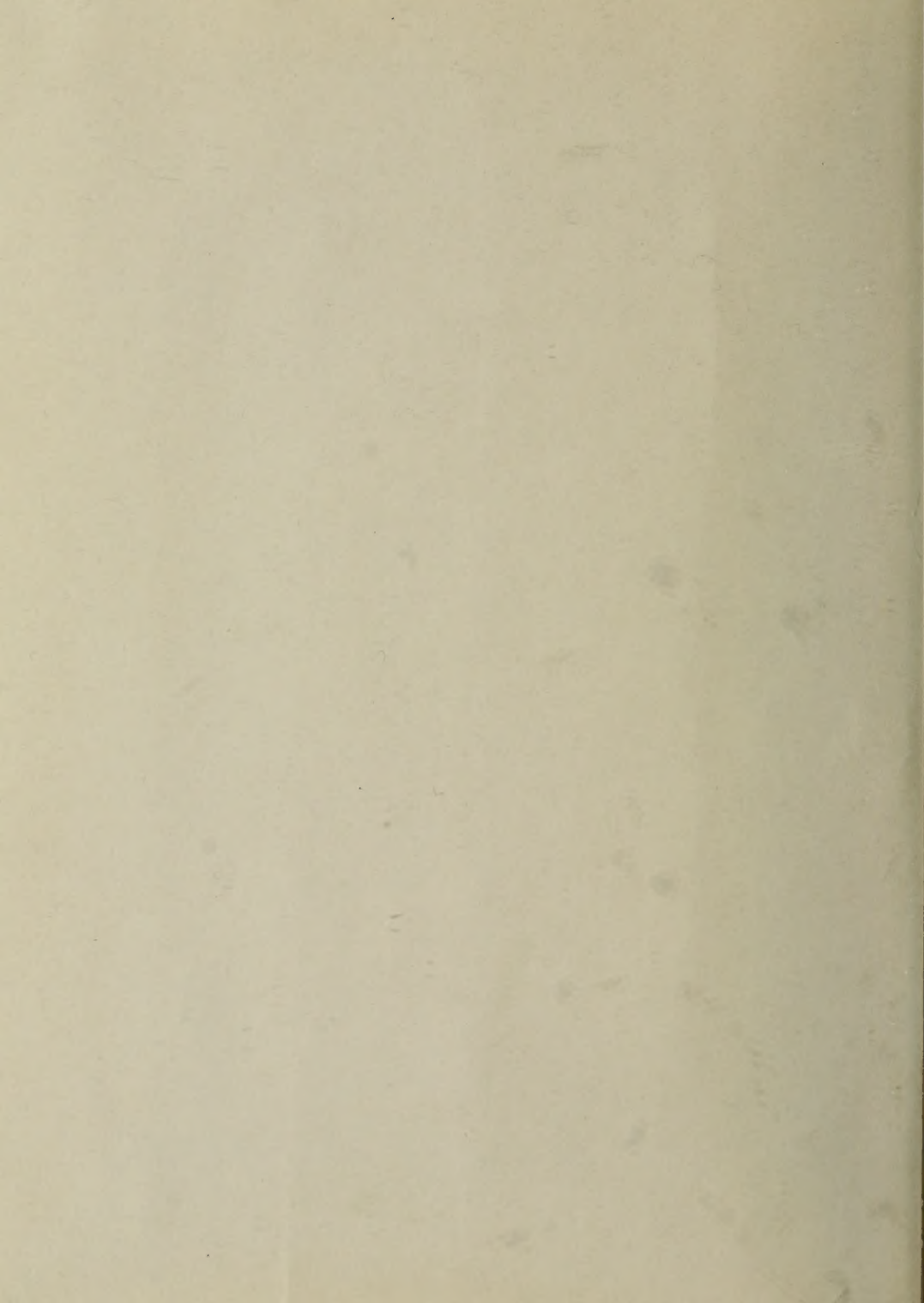


U d/of OTTAWA



39003000405257





A la commission de la presse
publiciste
Hommage cordial
555-47000-65
Luis. G. de la Roche
1909

UN PHILOSOPHE BELGE

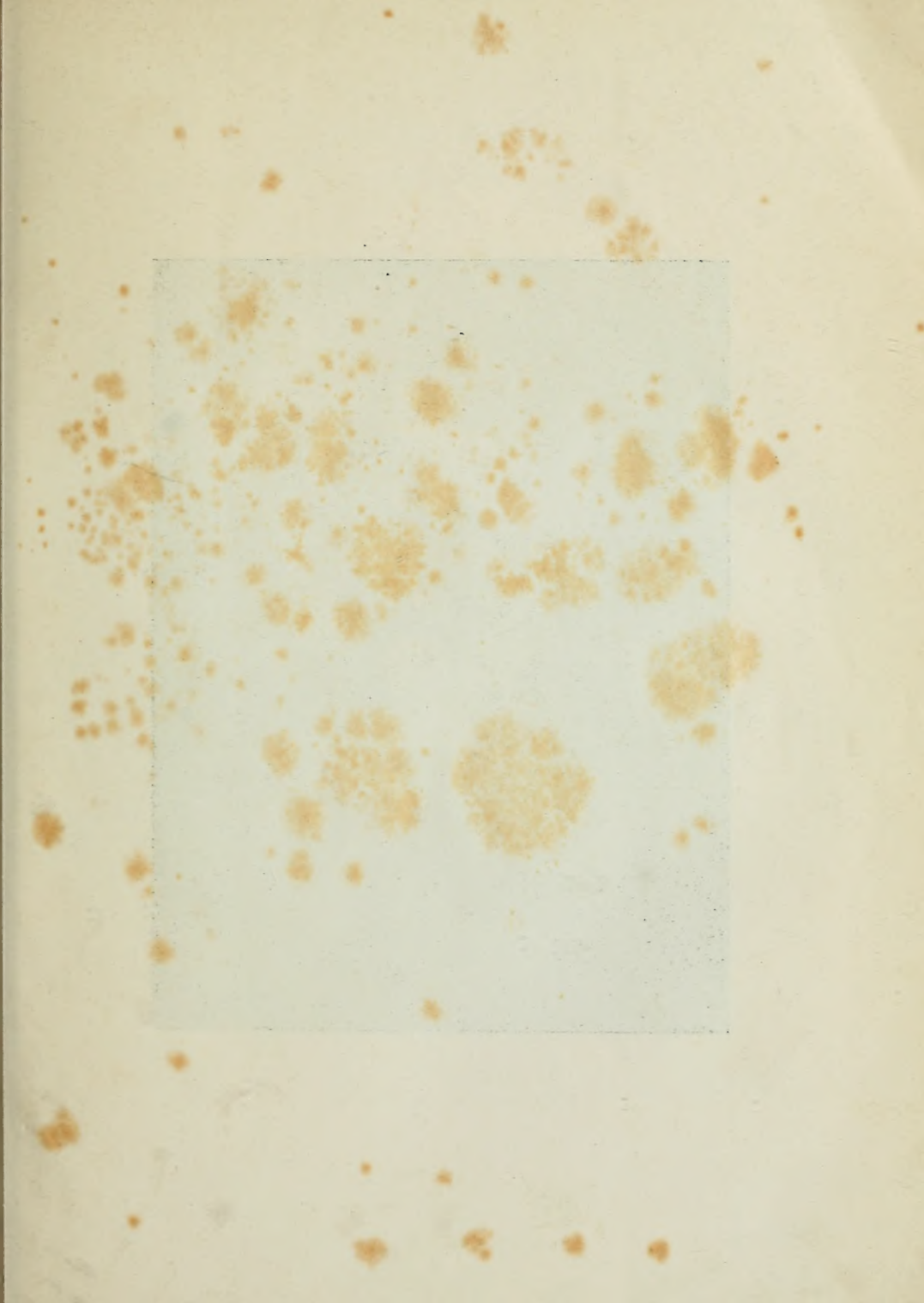
217

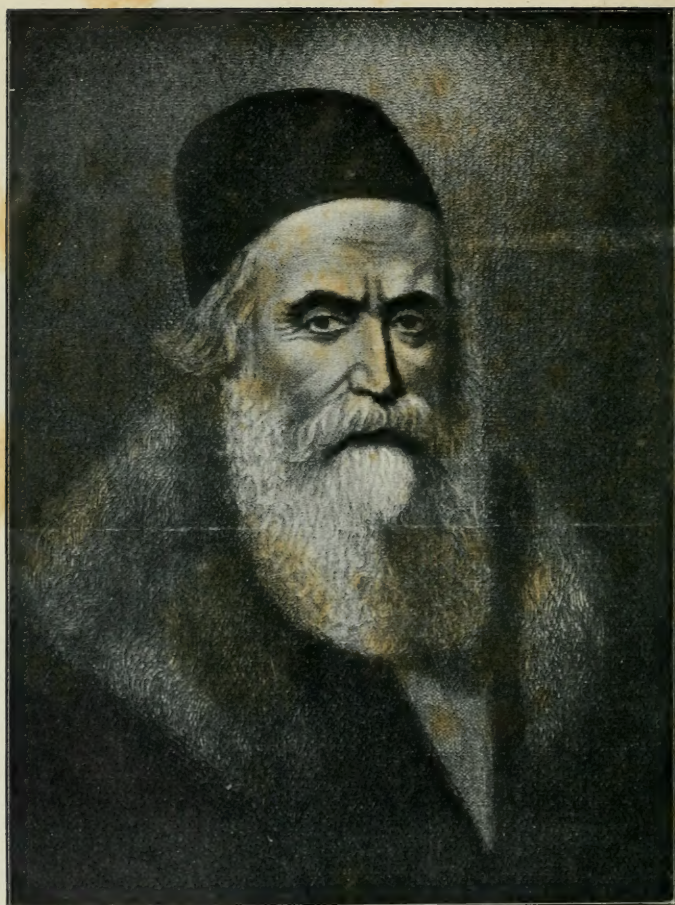
DU MÊME AUTEUR

CONTES CHIMÉRIQUES (1 vol.)	Epuisé
YOLAINE (1 vol.)	»

*
**

LA LIBERTÉ DE LA PENSÉE (1 plaq.)	fr. 0 05
POURQUOI NOUS SOMMES SOCIALISTES (1 vol.)	fr. 1 00





ce
FEV 06 1974

JULES NOËL

Un Philosophe belge COLINS

(1783-1859)

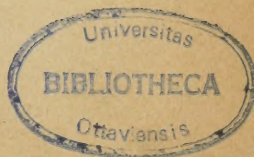
AVEC UN PORTRAIT



Edition
de
La Société Nouvelle
—
1909

ADSIT MENS
POPVLIS !

MONS
11, Rue Chisaire
PARIS
28, Rue Vauquelin



B
4157
.C64
1909

L'HOMME

Sainte-Beuve a ainsi quintessencié, dans ses *Causeries du lundi*, le vrai philosophe social :

« Selon moi, le philosophe social n'est véritablement formé et complet que lorsque, dans son évolution intérieure, il s'est successivement détaché de toutes les choses de la chair et du sang, de toutes les données du destin et du hasard, que lorsqu'il a rompu ou délié un à un tous les anneaux qui rivent une intelligence à une secte, à un pays, à une famille, à une condition, à un parti, à un canton, pour tout dire, et à une glèbe ; et lorsqu'après avoir déplacé maintes fois en tous sens ses horizons, avoir visité et comparé les institutions, les mœurs variées des cités et des peuples, avoir fait plus d'une fois le tour des idées et du monde en s'éclairant toujours sans se blaser ni se corrompre, il revient sur chacun des objets qui sont le culte ou l'exécration des autres, avec une impartialité clairvoyante et suprême, animée d'un souffle de sympathie universelle. Ce philosophe complet a-t-il jamais existé ? Je l'ignore. On doit essayer, du moins, d'en approcher et d'en reproduire la moins imparfaite image ; car autrement, si l'on entre dans le jeu, dans le débat social avec une veine trop âpre de sentiments passionnés, intéressés, irrésistibles, on n'est plus un philosophe, on est un combattant. »

La plupart des économistes n'ont pu réaliser le modèle tracé par le célèbre critique, car bien peu ont su se défaire de leurs préjugés d'éducation, et ont mêlé par trop évidemment la passion et l'intérêt à la défense de ce qu'ils présentaient comme la vérité. Le philosophe complet, que définissait Sainte-Beuve, ne s'est-il donc pas encore montré ?

Il s'est rencontré un homme d'une érudition inégalée, qui a heurté de front tous les préjugés et tous les fétichismes, qui a écrit presque autant que Voltaire, et dont une partie des ouvrages, publiés de 1851 à 1861, ont été envoyés dans toutes les directions, adressés aux sommités intellectuelles et déposés dans les principales bibliothèques de France et aux librairies étrangères. Et ce philosophe social, Colins, est mort, en 1859, ignoré de Sainte-Beuve. Des disciples, pleins de talent et d'ardeur, ont propagé ses doctrines, ont écrit des livres, ont publié des revues et des journaux, sans pouvoir à peine, jusqu'en ces derniers temps, rompre le silence qui entoure sa tombe :

« *Toutes les grandes choses, a dit J. de Maistre, ont des commencements obscurs.* »

Né à Bruxelles (1) le 24 décembre 1783, le baron Jean-Guillaume-César-Alexandre-Hippolyte de Colins était fils du chevalier de Colins de Ham, chambellan de l'empereur Joseph II. Enrôlé à dix-huit ans dans l'armée française, il parvint au grade de colonel de hussards ; il fut un des héros de la grande épopée et commanda une charge célèbre à Waterloo.

(1) Son acte de décès, comme nous le verrons, dit cependant qu'il est né à Ham (?).

Il avait été élevé exclusivement par sa mère jusqu'à sept ans et demi ; mais son père confia alors son instruction à un vieil ami, ancien jésuite et vicaire à Dison.

Envoyé à l'Ecole d'Alfort par son régiment, en 1810, il y étudia l'hippiatrique, l'agriculture, l'économie rurale, et suivit en même temps, à Paris, les cours de médecine.

En 1817, il se retrouve à Bruxelles, exilé par la Restauration. Il aurait pu être général en Belgique ; mais, dit-il, « je n'ai jamais aimé à retourner ma casaque ».

Il était déjà républicain, mais à sa manière, avoue-t-il. Et cette manière était assez originale. Resté grand admirateur de Napoléon, c'est à cette époque qu'il conçut le projet, passablement romantique et aventureux, d'aller chercher l'Empereur à Sainte-Hélène... en ballon. Il inventa, dans ce but, une machine qui devait résoudre le problème de la direction des aérostats, et mérita d'être ainsi classé parmi les précurseurs de cette grande découverte, qui promet de révolutionner la vie moderne. Ses plans soumis à plusieurs mathématiciens notoires et approuvés par eux, il s'embarqua pour l'Amérique, muni des lettres de La Fayette pour le roi Joseph, en ce moment à Philadelphie.

— Gredin, lui avait dit, avant son départ, son ami le républicain Renzonnet, ancien aide-de-camp de Carnot, tu veux donc remettre le feu aux étoupes ?

Son projet reçut l'approbation du général Bernard, ancien aide-de-camp de Napoléon, plus tard ministre de la guerre sous Louis-Philippe, et du général Lallemand ; mais lorsqu'il le présenta à Joseph Bonaparte, à qui l'avait également recom-

mandé le comte de Galvez, fils de l'ancien vice-roi du Mexique, le frère de Napoléon lui signifia qu'il avait reçu ordre de l'Empereur de ne faire absolument aucune tentative pour le faire échapper. Quelle était la raison de cet ordre ? Probablement, connaissant l'acharnement de ses ennemis, le vaincu craignait-il d'être assassiné, en cas d'échec ; ou avait-il la conviction que son règne était bien fini, et peut-être, ainsi que le dit Victor Hugo, ce grand fataliste savait-il que lui et le destin n'étaient plus d'accord.

Colins avait traversé inutilement l'Atlantique.

Il en prit vite son parti. Accompagné seulement de deux compagnons, il essaya de rejoindre le camp d'Asyleum (1), établi sur les frontières du Texas par quelques officiers français proscrits, dans le but probable d'envahir le Mexique et de s'y tailler un royaume avec leurs épées, à l'instar du César dont ils avaient suivi l'épopée. Nos trois aventuriers se mirent à l'œuvre. Ils construisirent un chariot, achetèrent un cheval et se disposaient, avec quarante dollars en poche, à faire à pied les quelque mille lieues qui les séparaient d'Asyleum, lorsqu'ils apprirent la dispersion du camp par les Espagnols.

Colins s'était fait recevoir membre de l'Académie des Sciences de Philadelphie. Il se décida à partir pour les

(1) Ce camp était commandé par le général Lallemand. L'*Encyclopédie du XX^e siècle* attribue à ce dernier le projet d'enlèvement de Napoléon à Sainte-Hélène. Il joua en Amérique, à l'égard des proscrits, un rôle assez louche ; Colins le traite militairement de menteur. Il n'avait pas, semble-t-il, les mêmes scrupules que celui-ci à retourner sa casaque, car, après 1830, il fut créé pair de France et réintégré dans son grade par Louis-Philippe.

Antilles, où il resta treize ans, acquit des plantations et se maria.

En 1830, voyant dans le port de la Havane le drapeau tricolore flotter sur un vaisseau français, il partit pour la France, après avoir affranchi ses esclaves, pour qui il était un père.

Plus tard, il écrivait à son fils, resté à la Havane : « Bénissez mes esclaves : ils étaient aussi mes enfants. Je n'ai à me reprocher, vis-à-vis d'eux, ni cruauté ni faiblesse. Et je dormais aussi en sûreté au milieu d'eux qu'au milieu de mon escadron. »

En 1831, désillusionné sans doute par l'avènement de Louis-Philippe, qui consacrait encore une fois l'avortement de la Révolution, il songea, semble-t-il, à une restauration napoléonienne. Il se rendit, en effet, à Vienne, comme envoyé du comte de Survilliers (1), auprès de Napoléon II, l'Aiglon. Celui-ci, l'ayant nommé son premier aide-de-camp, Colins accepta, tout en protestant qu'il n'était pas venu braver les prisons du Spielberg par une ambition quelconque. Il savait que, si l'Empereur recouvrait un jour son trône, il ne resterait pas six mois près de lui, à cause de sa franchise toute militaire.

Celle-ci, du reste, le brouilla avec Joseph Bonaparte lui-même, qui lui écrivait de Londres, à propos de ses ouvrages qu'il avait reçus :

(1) Joseph Bonaparte, exilé en Angleterre, avait pris ce titre, du nom d'un château qu'il possédait, en Seine-et-Oise, près de Pontoise, au bourg de Survilliers.

« Londres, le 30 novembre 1834.

« Monsieur,

« J'ai lu tout ce que vous avez chargé M... et M... de me remettre. Vos écrits décèlent, certainement, beaucoup d'instruction et de talent. Vous avez une constante habitude de réfléchir sur ce qui influe si essentiellement sur le bonheur des nations. Toutefois, nos opinions ne sont pas les mêmes : vous partez de la réflexion et de la théorie ; je pars de l'expérience du passé et de mes passions particulières. Oui, Monsieur, je suis aujourd'hui partisan du vote universel. — De ce qu'une chose a été jadis, il ne s'ensuit pas qu'elle doive être encore sans doute. La nation d'aujourd'hui est la maîtresse de son sort, tel qu'elle le conçoit.

« En mon particulier, je ne voudrais pas être appelé à remplir les fonctions politiques telles que vous les déterminez.

« Je rends justice à vos bonnes intentions et à vos talents.

« Je voudrais bien que l'état de persécution et de confiscation, dans lequel nous vivons, me permît de vous revoir un jour dans cette belle France que Napoléon avait ouverte à tous les proscrits, de toutes les factions, et que l'on ferme si injustement à sa famille depuis vingt années. Tant que cet état durera, nous ne pouvons rien pour nos amis. C'est un vif regret pour moi, mais je suis habitué désormais à me plier à toutes les nécessités.

« Adieu, Monsieur, ne doutez pas de mon estime et de mon attachement.

« Pensez-vous que votre ami, le général X..., accueillera un souvenir de moi, après m'en avoir accordé un à la Chambre des pairs de Louis-Philippe ? Ne m'oubliez pas non plus auprès de l'invariable M... Ils sont l'un et l'autre, pour le malheur de la France, dans une trop extrême minorité.

« Tout à vous.

« Votre affectionné,

« JOSEPH,

« Comte de Survilliers.

« *A Monsieur le baron de Colins.* »

A cette missive, Colins répondit par la belle et loyale lettre suivante :

« Monsieur le Comte,

« J'ai reçu la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire. Elle m'a causé un mal que vous apprécierez.

« La liberté politique est le choix de ma raison. Votre famille, celui de mon cœur. Mon bonheur eût consisté à trouver ces deux choix justifiés par ma conscience. Etre obligé de considérer maintenant votre famille : comme ennemie de la liberté politique, en général ; et, de celle de la France, en particulier ; détruit pour moi des illusions bien chères.

« Ma première intention était de ne point répondre à votre lettre. La passion me dirigeait à mon insu, et c'est un mauvais guide. Aussi c'est avec beaucoup de peine que j'ai vu que, pour me répondre, vous partiez *de vos passions particulières* ; et, que vous en partiez, le sachant. Moi, j'ai réfléchi et j'ai trouvé :

que, votre probité et ma délicatesse exigeaient que vous connussiez toute ma pensée. En vous l'exprimant, je remplis un triste devoir.

« Dans ce renouvellement d'année, je n'ai qu'un seul vœu à vous adresser, Monsieur le Comte : c'est que votre conviction change, ou que la mienne varie. Personne mieux que vous ne sait : qu'une identité de conviction est indispensable, pour que des rapports politiques honorables puissent continuer ; et, vous m'estimez assez pour être certain : que, toujours, je sacrifierai l'impulsion de mon cœur à celle de ma conscience.

« Un seul mot de plus. Vous m'exprimez le regret de ne pouvoir rien faire pour vos amis. C'est une proposition générale. Permettez-moi, Monsieur le Comte, d'énoncer une proposition générale aussi : je n'ai rien demandé ; et n'ai autorisé personne à rien demander en mon nom.

« Agréez, etc.

« COLINS. »

Cet homme, comme on le voit, mettait le triomphe de ses idées et la paix de sa conscience au-dessus des honneurs et de l'argent ; tout le monde ne pourrait pas en dire autant.

A partir de 1833, Colins se consacra exclusivement à l'élaboration de cette œuvre prodigieuse dont les flancs sont lourds d'un monde nouveau de justice et de vérité et à laquelle il devait consacrer vingt-six années de sa vie.

C'est dans *Le Pacte social*, publié à cette époque, que se rencontre pour la première fois l'idée de la collectivité du sol.

Pendant Colins n'avait pas encore découvert la vérité morale. Pendant dix ans, de 1834 à 1844, il suivit les cours des

cinq Facultés, du Jardin des Plantes, etc. On a retrouvé sur ses cahiers des notes très curieuses où déjà il démolissait, avec son ironie coutumière et son implacable logique, les diverses philosophies enseignées alors.

Ces études l'amènèrent à cette conclusion que la science actuelle est matérialiste, qu'elle ne peut servir de base sociale et conduit, au contraire, à l'anarchie et à la dissolution de la société. Le but de sa vie devint dès lors de travailler à l'exposition et à l'intronisation de la religion scientifique et de toutes ses conséquences, relatives à l'organisation sociale.

La République de 1848 le condamna à la déportation. De sa prison, il collabora à plusieurs journaux : *La Révolution démocratique et sociale*, *La Tribune des Peuples*, *La Presse*.

Colins connut à ce moment une certaine notoriété. En relation intellectuelle avec la plupart des hommes en vue de son temps, il engagea de très vives polémiques avec Proudhon, Thiers, Pierre Leroux, et surtout avec son grand ami Emile de Girardin, qui avait pour lui une très haute estime, bien qu'il ne le ménageât guère.

La mort, survenue le 12 novembre 1859, l'empêcha de terminer son grand ouvrage, qui a été publié en 1861, sous le titre : *La Justice dans la Science, hors l'Eglise et hors la Révolution*, en réponse au livre fameux de Proudhon.

C'est à ce propos que celui-ci écrivait : « Ce diable d'homme, on ne sait comment le prendre. »

Voici son testament :

« Je lègue à ma fille Caroline Colins de Ham, née à Paris, en mil huit cent dix-sept, la seule propriété que je possède en

France, mes manuscrits et imprimés relatifs à la Science sociale. J'ai permis à mes disciples, Messieurs de Potter et De la Sagra, d'en prendre des copies pour leur instruction. Ils ne seront libres de les publier qu'après la mort de ma fille ou que dix ans après ma mort, si déjà ils n'ont été publiés.

« Je charge ma fille de faire tout ce qui dépendra d'elle pour accélérer la publication de ce qui seul peut unir l'humanité dans la connaissance de la vérité.

« Je nomme Monsieur Emile de Girardin, mon ami, exécuteur de mes dernières volontés. *Je compte sur lui pour accélérer la publication de mes travaux.* En reconnaissance de ce qu'il fera à cet égard, je lui lègue la charge de protéger ma fille.

« Je ne recommande point à ma fille d'honorer le nom qu'elle porte : les soins qu'elle a eus de son vieux père pendant sa captivité, sa complète abnégation et son dévouement à toute épreuve me sont garants que toujours elle en sera digne.

« Fait à Paris, le dix-huit mai mil huit cent cinquante.

« JEAN-GUILLAUME-CÉSAR-ALEXANDRE-HIPPOLYTE

COLINS DE HAM,

chef d'escadron, chevalier de la Légion d'honneur,
naturalisé français.

(Signé) « COLINS. »

Colins ajouta par la suite à ce testament plusieurs codicilles ; nous en dirons un mot plus loin.

Il fut enterré au cimetière de Montrouge. Nous possédons un extrait de son acte de décès, document historique, que nous croyons intéressant de reproduire ici :

N° 689 du registre.

COMMUNE DE MONTROUGE

Arrondissement de Sceaux. Département de la Seine.

12 novembre 1859.

EXTRAIT des registres des actes de décès de la commune de Montrouge, pour l'année 1859.

Décès de
de
COLINS (Baron de)
Jean-Guillaume-
César-Alexandre-
Hippolyte

Acte de décès du treize novembre mil huit cent cinquante-neuf, dix heures du matin. Le jour d'hier, à deux heures du soir, est décédé en son domicile, à Montrouge, rue de Vannes, n° 63, Jean-Guillaume-César-Alexandre-Hippolyte Baron de Colins, âgé de soixante-seize ans, officier supérieur de cavalerie en retraite, chevalier de la Légion d'honneur ; né à Ham (Belgique) ; fils de père et mère décédés, dont les noms n'ont pu être désignés ; marié, sans que les noms, le sort et la résidence de sa femme aient pu être indiqués. Constaté suivant la loi, par nous, Alexandre-Joseph Dareau, chevalier de l'Ordre Impérial de la Légion d'honneur, Maire, officier de l'état-civil de Montrouge (Seine), sur la déclaration de Messieurs Jean-Gabriel Capo de Feuillide, âgé de cinquante-neuf ans, homme de lettres, demeurant à Paris, rue de la Bruyère, n° 16, et François Bouillaud, âgé de quarante-neuf ans, avocat, demeurant à Paris, rue de Verneuil ; lesquels, après lecture du présent acte, ont signé avec nous.

Signé : DEFEULLIDE, BOUILLAUD et DAREAU, Maire.

Pour copie conforme,
Montrouge, le dix-neuf décembre,
mil huit cent cinquante-neuf,

Le Maire,
DAREAU.

LES THÉORIES DE COLINS

LA PHILOSOPHIE.

Après avoir fait ressortir les contradictions et l'inanité des systèmes philosophiques et religieux, qui se sont succédé, depuis les premiers rites consacrés aux fétiches informes jusqu'aux révélations et aux spéculations transcendantes des penseurs de toutes les époques, Colins commence le chapitre final de sa démonstration par cette phrase lapidaire, qui situe à elle seule l'ambition de sa pensée et l'orgueil du Révéléateur : « Voyons, dit-il, si nous ferons mieux qu'Aristote et Platon. »

La doctrine élaborée par Colins n'est pas, comme on pourrait le croire, totalement inconnue. Elle a été discutée et, si elle n'est pas encore définitivement intronisée, c'est qu'elle se heurte à des préjugés anthropomorphiques ou matérialistes, dont les plus hautes intelligences ne sont pas encore indépendantes. Ces préjugés ont tous deux leur source dans le mysticisme : mysticisme religieux qui élève un autel à un Dieu toujours inconnu, tel que ce Yavhè, dont le nom ne pouvait se prononcer sans blasphème, et dont l'hymne païen ou chrétien fut l'incantation poétique, certes, mais irrationnelle ;

mysticisme athée de l'Inconnaissable, qui n'est qu'un panthéisme peureux et hypocrite.

Les données du problème métaphysique, tel que l'envisage Colins, sont en réalité fort simples et fort nettes ; et seules l'ignorance et la routine académique ont pu les obscurcir. Colins rejette la création comme absurde vis-à-vis de tous ceux qui raisonnent : *ex nihilo nihil*, dit-il. Toute révélation biblique l'est donc aussi, comme dérivant d'un Dieu personnel ou anthropomorphe, qu'on ne peut concevoir que comme nécessairement créateur.

De là résulte, inéluctablement, le fait de l'éternité de la matière et de la création naturelle des espèces ; des générations spontanées, issues des forces, manifestations phénoménales de l'énergie vitale.

Colins se pose ainsi en précurseur des doctrines évolutionnistes, après Aristote, quelques Pères de l'Eglise même, Saint-Grégoire de Nysse par exemple, Condorcet, Lamarck, et avant Darwin et ses continuateurs. D'après les calculs de Fourier sur le refroidissement de la planète, l'humidité est apparue sur la terre, après des millions d'années. Les végétaux et les animaux s'y sont développés, en allant du plus simple au plus composé, s'y sont diversifiés par la sélection naturelle ou par des sauts d'une amplitude brusque. L'homme est le dernier degré de la série, par son organisme.

Dans l'univers, sur tous les globes possibles, que peut-il y avoir, exclusivement ? Rien que deux choses : le *mouvement* et le *sentiment*, l'*objet* et le *sujet* ; ce qui est perçu et ce qui perçoit. Les deux sont-ils de même nature ? Ou y a-t-il deux natures ?

Cette question revient à celle-ci : la sensibilité, la conscience, le moi sont-ils exclusivement des phénomènes, des résultats de force ou de mouvement ?

Il y a un moyen de le savoir.

Si la sensibilité est répandue sur toute la série des êtres, depuis la matière inorganique jusqu'à l'homme, elle est évidemment matérielle, divisible, elle n'est qu'une des mille manifestations de la vie universelle, issue du chaos des forces et des choses.

Elle ne pourrait être immatérielle que si elle n'apparaît que dans une partie de la série ; elle se révèle alors, dans des circonstances à déterminer, par des signes conventionnels, nés d'un monde de liberté et communs, ou pouvant le devenir, à tous les êtres qui la possèdent. L'ensemble de ces signes, dont la source initiale est le sentiment d'existence, constitue le *verbe* et ses développements.

Descartes, acculé dans l'impasse anthropomorphique, et ne pouvant en sortir, pas plus que Mallebranche et Pascal, à cause de ses préjugés religieux, fut amené logiquement, comme le reconnaît Auguste Comte, à proclamer l'automatisme des animaux.

Colins arrive à la même conclusion par la puissance logique de son génie ; mais, dégagé des préjugés mystiques où s'empêtraient les plus belles intelligences du XVII^e siècle, il en tire les fécondes conclusions qu'elles n'avaient pu qu'entrevoir.

Le problème résolu par Colins est donc celui du langage, qu'avaient inutilement abordé, avant lui, des déistes comme Rousseau ou Condillac, des révélationnistes comme Bonald.

Il cherche l'origine du verbe, dit-il lui-même, dans le but de savoir : là, où il y a humanité ; là, où il n'y a que matière ; là, où il y a sentiment ; là, où il n'y a que mouvement ; *là, où il y a droit ; là, où il n'y a que loi*. Pour que le verbe se développe, il faut une société ; et pour que sa démonstration ne puisse rester discutable ou douteuse, Colins la base sur le nécessaire, *l'inévitable*.

Cette société nécessaire, c'est l'union d'individus de sexe différent, rendue spontanée par la nécessité physique des attractions ; ce que Schopenhauer appelle mystiquement le Génie de l'Espèce.

« Choisissons, dit Colins, le cas le plus défavorable au développement du verbe. Supposons : que, les deux parties de l'homme physiologique, le mâle et la femelle, aient apparu sur le globe dans des lieux séparés ; qu'ils se soient rencontrés *avant la puberté* ; et qu'il y ait eu *antipathie*, répulsion entre eux. Chacun se sera ainsi maintenu isolé, en dehors du temps, ainsi que nous l'avons exposé, ainsi que l'expérience le prouve ; et, tous les deux seront restés : à l'état de bestialité.

« *Arrive la puberté*. Ils se rencontrent. Toute antipathie, s'il y en a eu, disparaît. Il n'y a pas encore *raisonnement*, mais *attraction*. Les fluides opposés s'attirent : l'éternité existe encore. Les fluides se confondent ; le cercle électrique se complète ; et, la première incarnation est la naissance : du temps ; de la raison ; des idées ; du verbe. *Moi, toi, nous*, disent chacun d'eux. La parole et l'idée, l'idée et la parole naissent simultanément ; et trouvent leur source : dans le premier éclair d'existence perçue ; dans le premier embrassement. »

A l'envisager, non comme une vérité métaphysique, mais comme une hypothèse, cette idée de faire jaillir le *verbe* de l'*Amour* serait encore une des plus hautes conceptions de la poésie de tous les temps. On y trouve ce magnifique parallélisme, cette synpose logique, par qui se réalise, dans Colins, l'harmonie universelle, la fusion rationnelle entre la matière et l'esprit, le temps et l'éternité, la vie et l'intelligence, la passion et la raison. Car, c'est de la passion même qu'il fait surgir le premier éclair du raisonnement ; de l'embrasement du premier baiser. Colins était un philosophe bien trop profond pour s'abaisser à un ascétisme vulgaire, pour essayer d'émonder l'homme ; il avait trop sondé les cercles dantesques de l'âme, dont l'enfer brûle du feu des désirs ou que ravit la joie des Edens. Et s'il subordonne la passion à la raison, elle n'en est pas moins sa mère sacrée, qui la fait jaillir de l'éternité, la torche qui s'allume au foyer de la Vérité.

On s'est extasié sur les cycles passionnels de Fourier, philosophe fécond et vivant, du reste ; qu'est-ce que la satisfaction bestiale qu'ils donnent, comparée à cette efflorescence sublime, fondant l'harmonie toujours rêvée et pressentie de la vérité et de la vie, se poursuivant d'astre en astre, à travers les plaines du ciel, dans une incarnation éternelle ? Que valent les chants magiques des poètes, le charme des religieuses légendes, en face de cette féerie rationnelle, de l'éblouissement étoilé de telles certitudes ?

La démonstration colinsienne établit quelles sont les circonstances dans lesquelles le verbe, expression de la réalité d'un être, se développe nécessairement.

Ce verbe naîtra inévitablement entre deux êtres possédant la sensibilité, se trouvant en état de société nécessaire et prolongée, formés d'un organisme possédant une mémoire centralisée matériellement, un cerveau, cette dernière condition étant indispensable pour que l'être sensible se perçoive comme unité.

Rien ne s'oppose à ce que le verbe — ce passage de l'éternité au temps — naisse d'un état de société passagère, entre, par exemple, des êtres de même sexe ; on peut même affirmer que l'existence d'un homme ayant perdu le verbe, par suite d'un long isolement, tel le sauvage de l'Aveyron, est un passage perpétuel de l'éternité, c'est-à-dire de la non-conscience, au temps, au sentiment d'existence. Mais, comme il n'y a alors que société illusoire, que heurts contre les choses éternellement muettes, privées de toute capacité de sentir, le verbe ne se développe pas ; l'homme, apparu un moment à lui-même, grâce à la lueur jaillie de son propre foyer, retombe dans le néant intellectuel antérieur ; le passé n'existant pas pour lui, ni aucune divination du futur, il est toujours au présent. C'est le monde de la lumière qui parle en vain au monde du silence.

Cette âme qui interroge, et à laquelle rien ne répond, rentre dans son éternité et se confond avec les choses, dans une sorte de rêve panthéiste, avec le chant des sources, la mélodie grave des bois, le parfum des roses, le murmure universel de la vie.

« Le verbe, pour que sa génération puisse se développer, a besoin du contact d'un autre verbe ; et, s'il était permis de comparer deux ordres essentiellement différents, il serait possible de dire : que le verbe, non point pour naître, mais

pour vivre et se développer, a besoin : du contact de deux intelligences ; comme l'humanité, pour vivre et se développer, a besoin : du contact de deux organismes. » Les circonstances indispensables à l'éclosion du verbe se rencontrent chez les animaux supérieurs, comme chez l'homme. Les mammifères, et les oiseaux, en effet, vivent en état de société prolongée, du moins jusqu'au moment où les petits peuvent se passer des soins des parents. Eux aussi possèdent un organe nerveux, un cerveau, susceptible de centraliser les sensations et de les enregistrer dans la mémoire matérielle. Cependant, chez eux, le verbe, seul indice certain de la conscience, du *moi*, n'apparaît jamais.

— Que leur manque-t-il donc ? demande Colins.

— La sensibilité, évidemment.

Si la sensibilité était répandue sur toute la série, elle serait une résultante de forces ; elle serait matérielle, divisible.

De ce qu'elle n'apparaît, au contraire, qu'au suprême degré de l'échelle des êtres, Colins conclut rigoureusement qu'elle est immatérielle.

L'immatérialité ne se concevant pas sans l'éternité, il résulte de cette démonstration l'existence d'un monde indestructible de responsabilité, s'érigeant en face du monde purement phénoménal et le dominant ; c'est l'ordre moral qui règne sur et par l'ordre de fatalité, réalisant l'harmonie universelle dans la liberté, que consacrent les sanctions. Le hasard n'est plus qu'un mot.

« L'ordre moral, c'est : l'éternelle harmonie : entre la liberté des actions et la fatalité des événements. »

Colins fonde ainsi la religion rationnelle.

Les sensibilités étant identiques, l'égalité doit régner entre les hommes, tous étant frères de par une origine commune. L'homme, constituant un être moral, seul travaille ; les autres êtres fonctionnent. La matière doit lui être soumise. L'ordre moral étant une réalité, le Bien et le Mal peuvent être définis rationnellement. La Justice existe, la Vertu est plus qu'un mot.

Les actes de l'homme reçoivent une récompense ou subissent un châtement dans une existence postérieure. Les existences sont infinies, sous les formes multiples et jamais identiques de la vie universelle.

Cette doctrine fut adoptée empiriquement, en somme, par les druides et des penseurs comme Jean Reynaud, Eugène Süe et d'autres.

Comme on le voit, ce que Colins a prétendu démontrer, c'est la réalité du lien religieux, en dehors de tout mysticisme, par la Révélation scientifique. Sa doctrine, essentiellement spiritualiste, est l'avènement de la Souveraineté de la Raison.

SOCIOLOGIE.

Les idées sociologiques de Colins ont eu beaucoup plus d'influence que ses idées philosophiques, sur la marche générale des idées modernes. Ainsi que Benoît Malon l'a constaté (numéro de novembre 1886 de *La Revue socialiste*), elles ont fortement accéléré le mouvement socialiste du dernier siècle.

Elles forment le corollaire logique de sa démonstration philosophique et prétendent établir définitivement la Justice sociale.

L'homme seul travaille et les produits de ce travail doivent appartenir intégralement au travailleur. Ceci n'est possible que si la matière première est mise gratuitement à sa disposition, c'est-à-dire est la propriété de tous, ce qui proscrit toute aliénation individuelle.

Mais le sol seul est indispensable ; le capital n'est qu'un outil, un moyen puissant, sans doute, mais qui n'est qu'un produit du travail, que celui-ci peut toujours créer à volonté.

Dire que le capital est nécessaire au travail, c'est admettre que l'effet est antérieur à la cause ; le capital, qui n'est que du travail accumulé, aurait dû cependant lui préexister.

Pour être libres, tous les membres de la société doivent

posséder le sol ; celui-ci doit donc être propriété collective. Si cette condition n'est pas remplie, le travail est esclave, le capital domine. Or, le capital représentant la matière, la richesse, sa domination, comme on le voit, est en opposition formelle avec la doctrine spiritualiste de Colins. Il est facile de toucher ici du doigt l'erreur de ceux qui lui reprochent l'inutilité de sa métaphysique, pour l'organisation de la société rationnelle, puisque celle-ci a précisément sa source dans celle-là. Ce n'est qu'après avoir démontré l'existence du Droit réel qu'il édifie son temple, et cela avec une logique dont l'impeccabilité fut reconnue, même de ses adversaires.

Mais quand le sol est-il réellement collectif ?

— Lorsqu'il est à la disposition de tous ceux qui désirent en user et lorsque sa *rente* est dépensée au profit de tous. Il faut pour cela que l'Etat soit, non seulement l'ensemble des Forts, mais que le peuple puisse dire, comme le despote de jadis : « *L'Etat, c'est moi !* »

De la domination du travail sur le capital dérivent, dit Colins, des conséquences diamétralement opposées à celles du régime économique actuel.

Actuellement, la part du salaire est toujours au minimum des circonstances ; elle sera alors au maximum. La richesse augmentera dans la proportion de l'effort dépensé et de l'intelligence, tandis qu'elle progresse aujourd'hui dans la proportion de ce que l'on possède déjà, de la paresse et de l'intrigue.

La richesse et le paupérisme, qui suivent une marche parallèle, sous l'aliénation individuelle du sol, seront remplacés par la richesse de tous. Le prolétariat sera aboli.

La consommation réglant la production, la faculté de satisfaire les besoins augmentera le bien-être, remplaçant la misère générale des masses.

Mais la conception fondamentale du socialisme de Colins, c'est l'harmonie qu'il veut faire régner entre la Justice et l'Ordre, qui sont actuellement en antipathie si flagrante.

L'ordre, dit-il, c'est la vie sociale. La souveraineté est ce qui formule la règle des actions : le Droit. Nous avons vu qu'il fait surgir le Droit réel, non d'une révélation religieuse, source du Droit divin, ni du sentiment comme le matérialisme ; mais de l'existence démontrée de l'ordre moral, peuplé d'immatérialités, seules causes réelles et libres.

Qu'est-ce donc que la Société réelle ? « C'est l'ensemble des êtres qui sont en communication par les idées. »

Pour qu'elle persiste, que faut-il ?

Evidemment que ces idées se trouvent en communion, en harmonie, sur la règle des actions, le droit et sa sanction.

Mais, malgré la légende des âges d'or, l'humanité primitivement ignorante ne connaît pas scientifiquement cette règle et doit, dès lors, la remplacer par une hypothèse.

Ne pouvant parler en son nom, le législateur barbare se fait l'interprète d'un Dieu révélateur, créateur de l'âme immortelle à qui il dispensera dans une vie future le châtement ou la récompense méritée par ses actions dans cette vie.

Cette époque d'ignorance sociale se divise forcément en deux périodes :

1° Celle où le sophisme religieux peut être soustrait à l'examen ;

2° Celle où l'examen, devenu incompressible, fait éclater à tous les yeux l'inanité de ce sophisme, ce qui arrive lors de la naissance de la presse.

Parmi les moyens employés par le despotisme pour comprimer l'examen, les uns se rapportent à la richesse matérielle, les autres à la richesse intellectuelle ou au développement des intelligences.

Les premiers sont : l'esclavage et le pouvoir de disposer de la vie de l'homme érigés en droit ; l'aliénation du sol à des individus, et sa transmission par hérédité.

Les seconds moyens despotiques sont : le monopole de l'instruction ; l'inquisition.

De plus, les tyrans empêchent autant qu'il est en leur pouvoir les communications et les sympathies entre *nationalités* par l'établissement des *douanes*, et l'exaltation des passions *religieuses* et *patriotiques*.

Il ne faut pas, en effet, que les diverses révélations puissent se connaître et se comparer.

« *Quel ébranlement pour les consciences, dit Ernest Renan, le jour où l'on vient à reconnaître qu'à côté du dogme que l'on croyait unique, il en est d'autres qui prétendent aussi venir du ciel ?* »

« *Quand la populace se mêle de raisonner, disait Voltaire, tout est perdu.* »

Mais empêcher l'esprit d'examen devient un jour impossible et de ses ravages bienfaisants naissent trois sortes de *protestantismes* :

1° Le protestantisme religieux qui détruit la foi ;

2° Le protestantisme politique qui fractionne la société, religieuse d'abord, sous le pontificat du chef de la révélation, en sociétés politiques, en nationalités ennemies, sous le sceptre des rois qui sont donc les premiers révolutionnaires ;

3° Le protestantisme social qui succède aux deux autres, quand la foi religieuse et la foi politique (patriotisme, amour du prince) ont disparu.

Celui-ci s'attaque aux derniers dogmes : royauté, aristocratie, constitution, cens, parlementarisme, etc., qui sont la sauvegarde de la propriété. Il prouve facilement que l'organisation sociale est irrationnelle ; mais basé sur le matérialisme, il aboutit au désordre, à l'anarchie. Aux diverses périodes que nous venons d'examiner, correspondent, dit Colins, les diverses formes d'organisations sociales qui se sont succédé sur le globe ; la *féodalité nobiliaire* ou la propriété du sol dominant la richesse mobilière appuyée sur l'esclavage ou le servage ; la *féodalité bourgeoise*, génératrice du prolétariat par l'aliénation du sol aux maîtres de l'or, ou la domination de celui-ci sur le sol.

La société de l'avenir, basée sur la justice, rendra le sol, source de toute richesse, propriété collective. Ce sera la période d'émancipation humanitaire.

Mais celle-ci ne doit plus être basée sur une nouvelle hypothèse du sophisme religieux, qui ne résisterait pas plus que ses devanciers à l'œil implacable de l'examen, mais sur *la vérité démontrée*.

Lorsque la raison est souveraine, il n'est plus nécessaire de comprimer l'examen : le monopole des développements de

l'intelligence a disparu avec l'aliénation du sol, la connaissance de la vérité annihile les causes d'immoralité, la fraternité règne sur le monde.

Comment réaliser économiquement l'établissement de la Société nouvelle ?

« *La question sociale*, a dit Colins, est une question de science, non de violence. »

Il a indiqué un moyen pacifique d'y arriver sans léser les propriétaires actuels ; voici quelle serait la transition :

Abolition des héritages en ligne collatérale. Liberté de tester ;

Impôt d'au moins 25 % sur les successions testamentaires ;

La fortune de tout individu mourant *ab intestat* et sans héritier direct appartient à la collectivité.

Par ces moyens, la transition du régime actuel au régime rationnel pourrait s'opérer sans révolution, mais il faudrait que la classe dominante fit volontairement l'abandon de ses privilèges.

Il est malheureusement certain que son aveuglement rendra indispensable la révolution sociale violente et qu'elle ne s'apercevra des fautes commises que trop tard.

« L'insurrection, a dit Colins, est le seul dogme qui reste debout, en face de l'examen non satisfait. »

Colins s'est moins occupé de l'organisation politique future. Il en a cependant posé les principes fondamentaux et établi le cadre.

Lorsque le Droit est inconnu socialement, c'est l'Etat, émanation des maîtres, qui formule la règle. Il est législateur.

Lorsque la vérité est connue socialement, le Droit réel est instauré ; c'est la vérité, admise par tous, qui est législatrice. Le rôle du gouvernement devient purement administratif.

Quand a disparu le paupérisme tant intellectuel que moral, quand chacun est persuadé que l'honnête homme, l'homme dévoué raisonne juste, tout majeur politique doit contribuer à l'administration sociale dans la mesure de ses capacités.

Le majeur politique n'est que l'élément, l'atome social, mais, non l'individu, physiologiquement être incomplet, mais, le couple conjugal représenté par l'homme. Le majeur politique doit donc être ou avoir été marié.

La commune, association de familles domestiques, doit être assez petite pour que tous puissent s'y connaître domestiquement, assez grande pour se suffire à elle-même. Cette cité de premier ordre est administrée par un conseil élu par les chefs de famille qui la composent.

Les communes à leur tour s'associent pour constituer une cité de second ordre. Le conseil de celle-ci est choisi par les membres des communes qui la composent, dans leur sein. Pour contribuer à l'administration d'une cité de second ordre, il faut avoir été jugé digne de participer à l'administration d'une cité de premier ordre.

Cette marche se continue jusqu'à la cité de dernier ordre qui comprend l'humanité entière.

Telle est la décentralisation.

Quant à la centralisation :

Le chef de la cité de dernier ordre nomme, pour chaque cité de l'ordre immédiatement inférieur, un commissaire chargé de

veiller à l'exécution de la loi et des réglemens d'administration générale ;

Chacun de ces commissaires en nomme un pour chaque cité d'ordre immédiatement inférieur à celle où il se trouve établi et ainsi de suite jusqu'à la commune de premier ordre.

Ainsi s'établit l'harmonie entre les intérêts locaux et les intérêts généraux, entre les élections par en bas et les élections par en haut.

Les nations disparaissent. La paix dans l'ordre et la justice règnent sur le monde unifié sous le sceptre de la même règle humanitaire.

On peut comparer les trois grandes périodes qui, d'après Colins, constituèrent les étapes nécessaires de l'humanité vers la vérité, savoir : la théocratie, la démocratie et la logocratie ou règne de la Raison, avec celles de Karl Marx ; mais Marx est, comme on le sait, complètement matérialiste et sa conception est toute darwinienne. Il néglige la partie principale du problème ; car, outre que prétendre que les conditions matérielles seules ont dominé l'homme, c'est méconnaître le rôle capital de l'idée religieuse dans la fondation des sociétés, il laisse entière l'énigme métaphysique, qu'il n'aborde même pas.

Si, comme il le prétend, la philosophie, avant lui, avec Hegel, marchait sur la tête, il a vraiment trop d'orgueil de proclamer qu'il l'a remise sur ses pieds.

Auguste Comte a aussi voulu déterminer, dans sa théorie des trois états, trois phases humanitaires, dénommées par lui : théologique, métaphysique et positive. Mais la philosophie positive nie l'absolu, en ne voulant connaître les faits que par

leurs rapports entre eux, et aboutissait en fait à une hiérarchie sacerdotale, sous un tzarisme despotique.

Il y a loin de ces systèmes à la découverte de la vérité que Colins prétendit démontrer avec une rigueur toute mathématique.

OBJECTIONS.

On a fait à la doctrine exposée déductivement par Colins, basée sur la rupture de la série des êtres, par l'apparition de la sensibilité chez l'homme exclusivement, et concluant, par conséquent, à l'automatisme des animaux, quelques objections. Quelques-unes de celles-ci portant sur des points capitaux, nous croyons nécessaire, pour être complet, de les examiner et voir quelle valeur il convient de leur accorder.

Elles contribueront, du reste, à dissiper ce qui pourrait y rester d'obscurité et engageront peut-être quelques esprits sérieux à les approfondir dans l'œuvre même du philosophe que nous avons pris à tâche de faire connaître.

*
* *

PREMIÈRE OBJECTION.

« L'objection la plus sérieuse, nous écrit-on, qui me paraisse devoir être élevée contre l'œuvre de Colins est celle-ci (c'est, au surplus, la critique du matérialisme en général) :

« Colins nous conduit par le *raisonnement* SEUL à la connais-

sance de l'existence réelle de l'âme et c'est là la base de sa doctrine. Je l'admets, si l'instrument dont il se sert pour cela, *le raisonnement chez des êtres* qui ne savent pas encore s'ils ont *une existence illusoire ou réelle*, est présupposé infaillible.

« Mais cette infaillibilité du raisonnement est une hypothèse qui ne peut être transformée en vérité que par la preuve même de la thèse (la réalité des âmes) à laquelle le raisonnement conduit, ce qui constitue une véritable pétition de principes ; nous cherchons un *criterium* à l'aide d'un point qui est lui-même un *criterium* ; aussi voit-on toujours Colins affirmer *ces principes* et sans avoir encore rien prouvé.

« Raison et justice sont deux termes équivalents.

« Or, c'est précisément la question que je voudrais voir résoudre.

« N'est-il pas possible, comme le prétendent les catholiques, que raison et justice ne soient pas identiques et que la première soit impuissante à nous conduire infailliblement à la connaissance de la seconde ? »

Cette objection contre l'infaillibilité de la raison n'est pas nouvelle. Elle avait déjà été émise par Montaigne : « Nul moyen, disait le grand sceptique, d'éviter ce cercle vicieux, commun à toutes les philosophies, qui consiste à prouver la raison par la raison. » D'après Pascal, la raison ne pouvait servir de règle parce qu'elle est pliable en tous sens. Lamennais, à propos de la proposition de Descartes : « Je pense, donc je suis », a protesté à son tour : « Nous ignorons, dit-il, si notre logique, au lieu d'être un instrument de vérité, n'est point une théorie de l'erreur. »

Nous ne pouvons mieux faire que de reproduire le passage où Colins a résolu la question. On aura en même temps une idée de son style, vrai modèle de précision, de clarté, et si volontaire, et la synthèse de la marche qu'il a suivie dans sa démonstration :

« La première chose à faire est de voir si nous sommes capables de raisonner.

« Et comment, diront les sceptiques, les sophistes, pourrez-vous, par le raisonnement, être capables de connaître si vous êtes capables de raisonner ?

« En supposant d'abord que nous sommes capables de raisonner. Cette hypothèse est nécessaire même dans le cas de la réalité. Mais il ne faudra jamais oublier que ce n'est qu'une hypothèse qui devra être vérifiée. Les mathématiques sont presque composées de semblables hypothèses. Nous dirons même, mais sous un point de vue plus général, qu'elles en sont exclusivement composées. Car l'unité, base des mathématiques, n'est que l'hypothèse de l'abstraction du sentiment de l'existence considéré comme réellement un. Si ce sentiment n'est pas réellement un, s'il est matière, l'hypothèse et le raisonnement et les mathématiques disparaissent en tant que vérité.

« Mais comment pouvons-nous vérifier cette hypothèse fondamentale : que nous sommes capables de raisonner ?

« Pour répondre à cette question, voyons ce qui est nécessaire pour que la réponse soit affirmative.

« Pour être capable de raisonner, il faut que le sentiment de l'existence, l'âme soit indépendante de la matière, absolue,

immatérielle, enfin ; il faut, en outre, que, par son union à une organisation, elle puisse éprouver des modifications, avoir des sensations, les comparer, rappeler ces comparaisons pour les comparer encore et juger de leur convenance ou disconvenance.

« Et comment pourrions-nous savoir, soit par les sens, soit par sentiment, soit par raisonnement, si l'âme est immatérielle, si elle est unie à une organisation, etc. ? Nous aurons fait un grand pas dans le chemin de la découverte que nous poursuivons, quand nous aurons reconnu que les sens ou plutôt les sensations, le sentiment et le raisonnement sont une seule et même chose.

« Descartes convient que *sentir* et *penser*, c'est la même chose. En effet, *sentir* est l'identique de *je suis sentant* ; et je suis sentant est une pensée. Quant à penser, il est incontestable que c'est raisonner. Il y a des raisonnements d'une seule pensée, *je suis sentant*, il y en a de beaucoup de pensées ; il doit y en avoir un de toutes les pensées : la *coordination des connaissances à la direction rationnelle des actions*.

« Quant au sentiment : il est ou une sensation ou un préjugé. Dès lors, le sentiment est un raisonnement, un raisonnement dont on ne se rend pas compte de l'origine, mais un raisonnement (1). Si donc nous pouvons arriver à la vérité, ce ne peut être que par le raisonnement qui comprend sensation et sentiment.

(1) M. de Lamennais a reconnu cette vérité de la manière la plus explicite en disant (*Essai sur l'Indifférence*, t. 2, page 131) : « Le sentiment du vrai et du faux, du bien et du mal, varie selon les circonstances, les intérêts, les passions. » (*Note de Colins*).

« Reste donc à savoir si le sentiment de l'existence, l'âme existe indépendamment de la matière. Car du moment que cela est, et que nous sentons, et que nous nous rappelons nos sensations, et que nous raisonnons, l'âme est unie à une organisation, etc., etc.

« Voilà la question déjà singulièrement simplifiée. Mais quelle possibilité peut-il y avoir de connaître, par le raisonnement, s'il existe quelque chose qui ne soit point matière ; ou plutôt, pour être plus exact, si le sentiment de l'existence est ou n'est point matière ? La première chose pour arriver à cette connaissance est d'avoir *préalablement* une notion claire et distincte de ce que nous appelons matière. Parler de matière sans en avoir préalablement la notion claire et distincte, c'est vouloir en aveugle raisonner sur les couleurs.

« Tout ce qui est phénomène est matière ; *et pour l'homme*, il n'y a de matière que ce qui est phénomène.

« Un phénomène est ce qui nous modifie, c'est-à-dire qui modifie notre sentiment d'existence. Car nous ne savons si les phénomènes ont d'autre existence que celle de nos modifications. Un malade peut entendre clairement et distinctement le son d'une cloche à six mille lieues de toute cloche. La cloche, ou même le son perçu par le malade a-t-il une réalité en dehors de la modification ?

« Reste à savoir si parmi les phénomènes qui nous modifient, phénomènes que nous nommons des *êtres*, il y en a qui soient des *réalités* et non des apparences. Surtout n'oublions jamais que ce que nous appelons *être, réalité*, est pure *hypothèse*, pure comparaison avec nous, qui nous supposons des *êtres*, préci-

sément ce qui est en question. Car ce n'est pas seulement Dieu que l'homme a fait à son image, c'est encore toutes les entités phénoménales.

« En effet, si notre sentiment d'existence est lui-même un phénomène, une dérivation de la matière, tout est phénomène, rien n'est réalité.

« Nous savons qu'il est *absurde* que rien soit modifié par *rien*. Mais décider que ce qui est modifié est quelque chose, avant de l'avoir prouvé, ce serait déclarer l'immatérialité de l'âme, déclarer la réalité du raisonnement, résoudre la question par la question. Avant de pouvoir dire que *l'absurde* existe, il faut savoir si le raisonnement existe et là précisément est la question.

« Jusqu'à présent, nous croyons n'avoir rien énoncé qui ne soit parfaitement clair et distinct.

« Comment, n'ayant à notre disposition que des phénomènes, des apparences, pourrons-nous, à l'aide du raisonnement, arriver à prononcer qu'il y a des réalités ; tout en nous rappelant que nous ignorons encore si nous sommes capables de raisonner ?

« Rangeons tous les phénomènes, tous les êtres, en série continue, ayant depuis le commencement jusqu'à la fin l'apparence d'une seule et même nature, ne différant entre eux que du plus au moins. Ce travail est récemment achevé, et c'est sur ce travail que repose exclusivement le matérialisme scientifique (1).

(1) Ce passage a été écrit, il y a plus d'un demi-siècle, avant les travaux de Darwin, de Lyell, de Wallace, etc. Colins mourut en 1859, l'année même où parut *L'Origine des Espèces*.

Remarquons que dans ce rapport, à une même époque, du matérialisme pseudo-démontré, avec la nécessité que les connaissances soient arrivées à un point qui paraisse démontrer la réalité du matérialisme, pour que la réalité du spiritualisme ou de l'immatérialité puisse être démontrée, il y a quelque chose de fatal, diront les uns, de providentiel, diront les autres, ce qui est la même chose, dira-t-on bientôt.

« Une fois cette série établie, qui par sa continuité répand le sentiment de l'existence dans toute son étendue, il n'y a plus qu'à étudier la réalité de la continuité. Si la continuité est réelle, le matérialisme est incontestable vis-à-vis de la raison. Mais alors nous sommes incapables de raisonner. Si la série peut être brisée d'une manière *absolue*, rationnellement incontestable, l'immatérialité existe et nous sommes capables de raisonner. »

Proudhon a attaqué, dans beaucoup de ses ouvrages, le syllogisme philosophique, auquel il dénie toute légitimité. Voici ce qu'il en dit, dans sa lettre à Blanqui, l'économiste : « Le syllogisme, comme le savent tous ceux qui se sont occupés de ces curiosités philosophiques, est le premier et le perpétuel sophisme de l'esprit humain, l'instrument favori du mensonge, l'écueil de la science, l'avocat du crime. »

Cependant, Kant et Herbart attribuaient au syllogisme une valeur certaine ; Leibnitz le tenait pour une des plus belles conquêtes de l'esprit humain. Schleiermacher lui dénie toute valeur ; quelques logiciens de l'Ecole idéaliste contemporaine, tels que Lotze, Sigwart et Bergmann, tout en prenant le *moi* comme point de départ, concluent cependant qu'il est impos-

sible de connaître les choses en elles-mêmes. Ceci s'explique précisément parce qu'ils ne le considèrent que comme relatif et non comme une entité métaphysique, que la sensibilité n'est pour eux qu'une question de relations, n'est pas un être absolu, une immatérialité.

Or, le syllogisme reste illusoire, tant que son point de départ, la volonté, n'est pas démontrée être une réalité. Jusqu'à l'époque où le sentiment d'existence, le *moi* n'est pas démontré réel, tous les raisonnements ne peuvent être qu'hypothétiques. Ainsi en est-il, par exemple, de la science du raisonnement par excellence, des mathématiques. Elles ne deviennent une science réelle que lorsque les unités sont prouvées absolues et identiques.

*
* *

DEUXIÈME OBJECTION.

« Etant admises, dit-on encore, la forme et la méthode de Colins, je suis dans l'ouvrage *Science sociale* son raisonnement, qui se développe avec majesté, et je le proclame hautement sans réponse sérieuse possible. Après avoir renversé de son souffle puissant le matérialisme sous toutes ses formes, après avoir suivi dans toutes ses phases le développement graduel de l'humanité d'abord à travers la compression des premiers âges pour arriver de degré en degré jusqu'à notre époque, où l'examen et l'anarchie semblent être arrivés jusqu'à leur summum d'expression, après avoir, enfin, patiemment recherché avec une érudition et une sûreté de jugement admirables le signe

caractéristique auquel on reconnaîtra la réalité de l'être, il arrive à prouver que ce signe est le verbe, que par suite là où il y aura verbe, il y aura âme, sensibilité, — là où le verbe fera défaut, il n'y aura que simple phénomène, sensibilité apparente et illusoire.

« Jusque là, j'admets tout : je ne critique rien. Mais lorsque je vois le Maître affirmer que l'homme seul parle et sent, et qu'aucun animal ne parle ni ne sent, je l'arrête en lui disant : vous n'avez pas prouvé.

« En effet, dans l'ouvrage *Science sociale*, après de longs chapitres intitulés : *Si les animaux parlent ! — Les animaux parlent-ils ?* ou autres titres analogues, je trouve au chapitre : *Si les animaux ne parlent point, pourquoi ne parlent-ils pas ?* à la page 228 du 5^{me} volume, les paroles suivantes :

« Les animaux parlent-ils ?

« Si les animaux parlaient, ils nous répondraient. Les animaux ne parlent pas. Maintenant, pourquoi les animaux ne parlent-ils pas ? »

« C'est tout ! — Je n'ai rien trouvé ailleurs pouvant s'appeler raisonnement.

« Ce court raisonnement est le seul à l'aide duquel Colins établit que les animaux ne parlent point. *Ils nous répondraient.*

« Je dis d'abord qu'ils pourraient parler entre eux sans nous répondre. Comment expliquer beaucoup d'actions qui semblent réfléchies de leur part ?

« Si bien qu'ils peuvent fort bien nous répondre, sans que nous ayons, jusqu'ici, pris cela pour un langage.

« Et enfin trop d'auteurs distingués ont affirmé l'existence du langage chez les animaux (Toussenel et Michelet) pour qu'on puisse faire si bon marché d'une opinion si répandue et appuyée de tant de faits. »

Mais le court raisonnement cité plus haut n'est nullement celui à l'aide duquel Colins établit que les animaux ne parlent pas. En réalité, la démonstration qu'il a donnée est liée intimement aux quatre volumes qui précèdent et, en tous cas, pour y comprendre quelque chose, il faut au moins étudier avec beaucoup d'attention et très sérieusement, depuis la page 128 du cinquième volume de *La Science sociale*, la détermination des mots : mémoire, sensation, abstraction, signe, idée, etc., auxquels il donne d'abord une valeur rationnelle. De plus, quand Colins conclut : les animaux ne parlent pas, il a défini ce qu'il entend par *langage*. Parler ou penser, dit-il, ou ce qui est la même chose, penser ou parler, c'est *raisonner* ; et on raisonne avec un sens comme avec cinq. Le verbe ne consiste donc pas exclusivement dans la parole, le langage articulé (1). L'être qui raisonne dit : j'ai froid, j'ai faim ; il se crée des *outils*. Il entre *nécessairement* ainsi en rapport avec des êtres qui, comme lui, possèdent le sentiment d'existence, quelles que soient leurs formes organiques, car le langage n'est autre que l'existence dans le temps ; et, dit Colins textuellement, *non point en rapport avec l'instinct de l'espèce ; mais avec le raisonnement de l'individu*.

Ainsi, un macaque ou un perroquet auraient beau réciter

(1) A preuve les sourds-muets.

Illiade ou *l'Odyssee*, cela ne prouverait nullement qu'ils possèdent le verbe. Le langage, qui naît entre tous les êtres qui raisonnent, doit être commun, le point de départ, l'existence dans le temps, leur étant identique.

Quant au témoignage des auteurs distingués, nous ne devons l'accepter que pour ce qu'il vaut, c'est-à-dire pour une opinion, seule valeur que lui accorde, du reste, l'auteur lui-même.

Au surplus, nous sommes de l'avis de Bonald et de Fénelon : « Voulez-vous que je croie quelques propositions de philosophie ? Laissons là les grands noms, *venons aux preuves*, donnez-moi des idées claires et non des citations d'auteurs qui ont pu se tromper. »

Nous pourrions opposer à Toussenel et à Michelet l'opinion d'un homme, dont nul ne niera la science et la hautaine sincérité, Houzeau, qui écrivit, à la suite d'une polémique avec Ag. de Potter, cet aveu : « Nous répétons volontiers qu'en dehors de nous l'existence de la douleur ne nous est pas connue directement.

« Sans doute, nous ne sommes pas dans la peau de l'animal pour sentir ce qu'il éprouve. Nous n'avons donc pas le droit d'affirmer de science certaine qu'il souffre, quand il jette des cris plaintifs. »

Et il répétait le mot de Huxley : « Cela n'est pas prouvé et j'attends. »

Donc la science expérimentale elle-même ne considère pas le problème comme résolu ; elle reste dans le doute scientifique qui est le scepticisme rationnel.

*
* *

TROISIÈME OBJECTION.

On ajoute :

« Etant admis que l'homme seul parle, et non les animaux, je reconnais comme prouvée par Colins l'existence de l'âme ou sensibilité chez l'homme.

« Mais, je ne puis reconnaître en même temps la prétendue éternité de cette âme, comme conséquence immédiate de sa réalité.

« Et sans éternité, il devient nécessaire de recourir à l'hypothèse d'un créateur.

« Je n'ai pas pu bien saisir, je l'avoue, comment la règle *point d'effet sans cause* pouvait être vraie dans l'ordre de temps et fausse dans l'ordre d'éternité ; et cependant, tant que cette non-application de la règle à l'ordre d'éternité ne sera pas entrée dans ma cervelle, je n'admettrai pas l'éternité de l'âme.

« Je crois à mon immortalité *par sentiment*, mais le même sentiment repousse l'absence d'un commencement à mon existence.

« Il faut donc dire que si Colins a été obligé d'admettre cette éternité de l'âme, qui blessait sans doute aussi son sentiment, c'est qu'elle lui était nécessaire pour repousser l'idée d'un créateur, d'un anthropomorphe quelconque.

« Mais je vais plus loin, et s'il est vrai, comme je vais l'établir, que ce dogme (c'en est un) ne détruise pas la nécessité

de l'existence d'un anthropomorphe, mon objection prendra d'autant plus de force.

« Or, il existe un moment où l'anthropomorphe me paraît devoir intervenir quand même, comme si l'âme n'était point éternelle ; c'est le moment où elle s'incarne dans le corps humain.

« Cette incarnation est une véritable création.

« Comment expliquer le passage de ce je ne sais quoi inerte et sans vie que Colins appelle une *sensibilité dans l'état d'éternité*, son passage, dis-je, de cet état à l'état de temps ?

« La raison ne dit-elle pas qu'il faut à ce moment l'intervention d'un principe externe et *actif*, d'un agent supérieur *personnel* ?

« Et si Colins répond que cela se fait d'après les lois éternelles (ce ne sont pas celles de la matière, je suppose), on peut lui dire que ces lois éternelles ressemblent singulièrement à l'anthropomorphe créateur. La vie est alors véritablement créée par l'introduction de l'âme, son union avec l'organisme, et c'est à ce moment que l'âme de rien devient quelque chose.

« Je crois donc que l'hypothèse de l'éternité des âmes ne détruit pas l'hypothèse d'un agent supérieur personnel, et c'est assez pour que la réalité de la première hypothèse ne soit pas rationnellement démontrée. »

Si la sensibilité n'est pas répandue partout, elle n'est pas un effet de forces, elle ne possède pas la divisibilité, qualité éminente de la matière ; *elle est immatérielle*.

Elle n'a que faire d'une cause, étant seule cause réelle elle-même. La matière phénoménalisée commence, vit et meurt ; ce qui a commencé doit finir : l'immortalité est absurde.

Qui dit immatérialité dit éternité : la création est absurde ; Dieu est inutile. Nous n'avons plus besoin de cette hypothèse.

Quant aux lois de l'incarnation des âmes (pour parler comme l'auteur), il est vain de les rechercher : il n'y a pas de pourquoi aux choses éternelles.

Les âmes n'entrent ni ne sortent : elles sont. Bien loin d'être *rien*, elles sont les seules réalités, parce que éternelles, finies, immodifiables, absolues. Les prémisses admises, les corollaires sont rigoureux.

*
**

Karl Marx a connu l'œuvre de Colins mais, à ce qu'il semble, fort superficiellement, bien qu'il lui ait reconnu la paternité de l'idée et du mot *collectivisme*, ainsi que l'a fait récemment encore E. Vandervelde (1).

Il en parle en ces termes, dans une lettre datée de Londres, le 20 juin 1881, à propos du système agraire de Henry George, et publiée par le journal socialiste allemand *Die neue Zeit* : « Faire une panacée socialiste de ce desideratum des économistes bourgeois radicaux anglais, et déclarer cette manière d'agir être la solution des antagonismes résultant de la manière actuelle de produire, a été suggéré par Colins, officier de hussards du Premier Empire, né en Belgique, qui, dans les derniers temps de Guizot et les premiers de *Napoléon le Petit*, inondait Paris, le monde entier, de gros volumes sur sa découverte. Il en a fait une autre, qu'il n'y a pas de Dieu, mais

(1) *Le Socialisme en Belgique*.

une âme humaine « immortelle » et que les animaux n'ont pas de « sentiments ». S'ils en avaient, par conséquent une âme, nous serions des cannibales et l'on ne pourrait jamais fonder un empire de justice sur terre. Sa théorie contre la « propriété foncière », ainsi que celle sur les âmes, sont prêchées depuis longtemps, mensuellement, dans le journal parisien *Philosophie de l'Avenir*, par ses partisans, presque tous belges. Ils s'intitulent *collectivistes rationnels* et ont beaucoup loué Henry George. »

S'il ne s'agissait ici de l'idole vénérée des marxistes, nous dirions irrespectueusement que le passage est pure ânerie ; ce n'est pas même une déformation du socialisme rationnel, c'en est presque la caricature. Le passage est d'une platitude rare et indigne du génie puissant de Marx.

Le *Dictionnaire Larousse* a consacré un article à Colins. Il est criblé d'erreurs dogmatiques. Troussel n'en dit pas un mot. *L'Encyclopédie populaire illustrée*, publiée sous le patronage de MM. Buisson, Larroumet, P. Denis, Stanilas Meunier, prétend que la philosophie de Colins est à la fois spiritualiste et athée et proclame *l'immortalité* de l'âme, ce qui est faux. Quant à la partie économique, elle n'est d'après elle qu'un socialisme partiel et agraire. Un des théoriciens les plus éminents du socialisme, G. de Greef, paraît partager la même erreur quand il présente le socialisme de Colins comme la conception d'une philosophie sociale rationaliste et spiritualiste, aboutissant au collectivisme spécialement agraire. Il le range cependant parmi les phases principales qu'aurait traversées le socialisme.

Or, pour Colins, les diverses sciences : mathématiques, chimie, physique, etc., ne sont que des branches de la Science unique ; et, dit-il quelque part, *Socialisme* est la science qui les résume toutes. Bien loin d'être partiel, son système est donc le plus intégral qui fut jamais.

Dans son *Histoire du Socialisme*, Louis Bertrand a aussi émis à propos de Colins des hérésies notoires.

Quant à l'*Encyclopédie du XX^{me} Siècle*, elle se borne à indiquer la date de sa naissance, celle de sa mort et le titre de ses principaux ouvrages. L'article qu'y a consacré Platon au *Collectivisme* ne cite pas même le nom de celui qui a créé le mot et défini rationnellement l'idée.

On conçoit qu'ayant été étudié et lu si intelligemment et avec autant de loyauté, Colins soit encore presque totalement inconnu du troupeau socialiste, que tant de mauvais bergers mènent avec une si parfaite inconscience vers les abattoirs, où les attendent les bouchers bourgeois.

La Revue socialiste, de E. Fournière, a cependant accueilli, dans ces derniers temps, d'excellents articles de Elie Soubeyran ; ajoutons que la plume éloquente de Emile Vandervelde lui a maintes fois rendu justice dans une polémique entre *La Terre* et *L'Avenir du Borinage* ; et dans *Le Peuple*, où il a analysé longuement et clairement *La Femme dans la Société*, de Léon Legavre, et *Les Idées du Père Bontemps*, d'Abel Noël, qui révèle, avec une si belle simplicité et avec tant d'émotion discrète, la doctrine économique du Maître.

LES DISCIPLES

Colins eut des disciples remarquables à plus d'un titre par leur talent, leur conviction absolue, le dévoûment et le culte qu'ils avaient voués à leur chef.

Citons : Adolphe Hugentobler, qui mit sa fortune à la disposition du grand penseur, ce qui permit l'impression de plusieurs de ses ouvrages. Il a écrit, en outre : *Dialogues des Morts*, entre Colins et Proudhon ; *L'Extinction du Paupérisme*.

Louis de Potter, ancien membre du Gouvernement provisoire à la Révolution belge de 1830, qui publia : le *Dictionnaire rationnel* ; *La Réalité démontrée par le Raisonnement* ; *Le Système catholique* ; et un grand nombre de brochures.

P. Poulin, auteur de *Dieu selon la Science* et de *Nouveau Dieu, Nouveau Monde*.

Ramon de la Sagra, membre de l'Académie des Sciences, qui publia : *L'Ame, démonstration de sa réalité*.

Ag. de Potter, fils de Louis de Potter, décédé récemment à Bruxelles, a écrit beaucoup d'ouvrages dans le but de vulgariser les idées de Colins. Quelques-uns ont paru dans *La Revue trimestrielle*, *La Société nouvelle*, *La Philosophie de l'Avenir*. Citons : une *Réponse à Proudhon sur les Majorats littéraires* ; une polémique regrettable avec Poulin ; *La Logique*, où il donne, dit-il, les moyens de raisonner en métaphysique, en

morale, en religion, *en science sociale* (1), *en un mot*, avec autant de rigueur et *plus de certitude* que dans la science mathématique ; *L'Economie sociale* ; et des articles parus dans divers journaux : *La Tribune du Peuple*, *La Réforme économique*, *Le Devoir*, *Le Droit des Nations*, *La Terre*, etc.

Frédéric Borde fonda *La Philosophie de l'Avenir* où il batailla pendant trente ans. Il collabora aussi à divers journaux, dont *La Dépêche de Toulouse*.

Les docteurs Arsène Loin, Leclère publièrent des travaux intéressants.

Octave Berger écrivit de nombreux articles, et une très documentée *Histoire du Socialisme rationnel* ; il fonda *La Question sociale*.

Henri Bonnet, dont la collaboration assidue à *La Philosophie de l'Avenir* se continue à *La Société nouvelle* et dont de nombreuses conférences contribuent à la diffusion de l'idée.

D'autres : E. Soubeyran, très productif ; G. Potron, excellent publiciste, clair et concis ; Ad. Seghers, qui fonda un journal hebdomadaire : *L'Ordre social*, et écrivit un *Exposé de la Science réelle* ; Broca, qui fonda à Paris *La Régénération*. Et d'autres encore, qui malheureusement, en butte aux difficultés de la vie, ne furent, hélas ! jamais mis à même de consacrer leur temps, si précieux, leur intelligence et leur cœur, comme ils l'eussent voulu ardemment, au service de la Vérité.

(1) Ce qui prouve bien que pour Colins, que Ag. de Potter n'a fait que commenter, le Socialisme est le résumé intégral de la Connaissance. Il ne peut donc apparaître partiel que vis-à-vis du socialisme partiel.

Mais nous devons consacrer surtout quelques lignes, qu'il nous faut malheureusement abréger, à ce qu'on a pu appeler le groupe de Mons, qui compta ces hommes vraiment remarquables et de très haute intellectualité, qui s'appelaient Jules Brouez, A. de Malotau, Capelle, Mangin, Putsage, J. Bourlard et quelques autres.

Ce fut leur initiateur, Jules Brouez, qui donna l'impulsion vraiment humanitaire, qui manquait à la doctrine, en proposant l'impression des œuvres restées inédites du Révélateur de la Science sociale. Les manuscrits furent rachetés à A. Hugentobler, et une rente fut faite à cet honnête homme, que de malheureuses opérations commerciales avaient totalement ruiné, par Jules Brouez, A. de Potter et A. Mangin.

L'impression en fut aussitôt commencée et assez rapidement menée. Fernand Brouez, mort si prématurément, collabora activement à l'œuvre paternelle, en fondant *La Société nouvelle*, qui joua un rôle prépondérant, parallèlement à *La jeune Belgique*, lors de la renaissance des lettres belges d'expression française. Ce fut dans sa belle et si littéraire revue que firent leurs premières armes ses grands amis G. Eekhoud, E. Verhaeren, M. Maeterlinck, Hubert Krains, E. Demolder, H. Maubel, et tant d'autres aujourd'hui glorieux. Dans *La Société nouvelle*, parurent les remarquables études de science sociale de Jules Putsage, telles que *La Foi, la Force et la Raison* ; des articles de Ag. de Potter, Fr. Borde, des fragments inédits de Colins.

Les articles de Jules Brouez et de Fernand Brouez ont été

réunis par des soins pieux et maternels en deux gros volumes, malheureusement mis hors commerce et épuisés (1).

On s'occupa même un jour du socialisme rationnel au Sénat belge. M. le sénateur Finet y prononça, en effet, un excellent discours où ses idées et sa solution furent exposées d'une façon très claire et avec une éloquence concise.

On peut le lire aux *Annales parlementaires* du 18 mai 1892, ainsi que la réponse — monumentale — qu'y fit M. Beernaert, alors chef du Cabinet. On comparera et on appréciera.

Nous mentionnerons encore, parmi les adeptes des idées de Colins, H. Lara, directeur du journal *La Démocratie*, de La Guadeloupe, et le célèbre écrivain espagnol, notre ami Ubaldo-Romero Quinonès, auteur de nombreux ouvrages : *Teoria del Derecho*, *La Educacion moral del hombre*, *La Religion de la Ciencia*, *Problemas sociales*, *El Materialismo es la negacion de la Libertad*, etc., etc.

(1) Un volume a été édité par *La Terre* sous le titre : *Correspondance entre quatre amis à propos de la Science réelle*, où on assiste à l'éclosion et à l'évolution des idées de Jules Brouez et de ses amis vers la philosophie rationnelle. (Préface de Jules Noël).

CONCLUSION

L'œuvre de Colins est immense et d'une érudition universelle.

Voici ce qu'en disait son ami, le célèbre journaliste Emile de Girardin, dans une préface écrite en 1860 : « Ses ouvrages montrent de quelle infatigable persévérance était doué cet intrépide chercheur de la vérité sociale... Tous les chercheurs des véritables lois sociales, quelle que soit la voie qu'ils aient prise, ne pourront que s'éclairer et se fortifier en lisant ces volumes où sont savamment débattues, sinon pleinement résolues, les plus hautes comme les plus profondes questions touchant aux nationalités, au paupérisme et à la propriété, à la souveraineté et à la liberté, à l'ordre et à la justice, à l'anthropomorphisme, à l'éternité de la vie, à l'immatérialité de l'âme... Ces volumes, monuments de science, renferment d'inépuisables mines de citations précieuses ; ne fussent-ils considérés que comme une grande enquête sociale où ont été appelés et mis en présence les uns des autres : révélateurs, législateurs et réformateurs, moralistes, économistes et publicistes, prêtres et philosophes, hommes de foi, hommes de doute, hommes de négation et hommes de science, hommes du passé, de la résistance et de l'immobilité et hommes de l'avenir, du mouvement

et du progrès, que ces volumes seraient encore destinés à prendre place sur les rayons de toutes les bibliothèques sérieuses où sont rangés Aristote, Platon, Descartes, Leibnitz, Bacon, Kant, Locke, Hobbes, J.-J. Rousseau, de Maistre, de Bonald, Hegel, Vico, Saint-Simon, Fourier, Auguste Comte, Adam Smith, J.-B. Say, Malthus, etc... Entreprise avec persévérance et poursuivie avec recueillement, il n'y a pas de lecture qui soumette l'esprit du lecteur à un plus profond et plus fertile labeur. Aussi cette lecture se recommande-t-elle à toute la jeunesse studieuse, mais plus particulièrement encore à celle qui s'occupe de philosophie, de droit et d'économie politique. Il n'est certes pas de cours plus instructif... Entre chercheurs du vrai il n'y a que des émules, il n'y a point de rivaux. Tous se doivent l'aide qu'ils peuvent se prêter. Qu'on ne soit donc pas surpris si, cherchant le vrai hors de la voie laborieusement tracée par M. Colins que j'aimais et que j'honorais, je mets ici ma signature derrière la traite tirée par lui, en toute confiance, sur la postérité.»

Un autre de ses amis, Camille Henricy, directeur de *La Revue de Linguistique*, l'apprécie ainsi, dans le dictionnaire de Maurice Lachâtre : « Dans tous ses écrits empreints d'une solide raison, la critique de la science actuelle est faite de main de maître ; la morale, la philosophie, la politique et toutes les questions sociales sont traitées avec une largeur de vue surprenante, avec une supériorité incontestable, qui placent leur auteur au premier rang parmi les réformateurs de tous les temps et de tous les pays. Colins n'était pas seulement un homme de bien, mais encore l'une des plus belles et des plus

vigoureuses intelligences de notre pays. On peut dire qu'il n'eut jamais qu'une pensée dans sa vie : la régénération et le bonheur de l'humanité par la création de la science morale. »

Comment un homme qui mérita de tels hommages est-il, nous ne dirons pas méconnu, mais même presque inconnu de la génération actuelle ?

Si Colins n'eût apporté au monde que la foi par l'espérance, s'il n'eût eu sur les lèvres que le charbon ardent d'Isaïe, les foules l'eussent adulé et eussent sans doute suivi cet homme à la tête orientale et dominatrice, comme un mage sacré par les étoiles, et dont le front était pâle comme celui de Moïse descendant du Sinaï ; mais il vint au nom d'un absolu, auquel le monde ne croyait plus, et non d'un dogme.

Celui qui vient au nom de la vérité fait toujours trembler ; car il fait froid sur les cimes. Les temps n'étaient pas accomplis : laissons passer la Justice éternelle.

Il y eut sans doute aussi manque d'unité dans l'effort de ceux qui suivirent.

La doctrine de Colins est un hymne d'amour, car dédaignant toute phraséologie sentimentale et niaise où se complaît l'altruisme bourgeois, elle fonde la fraternité, en donnant une raison solidaire à la joie ou à la douleur. Il ne suffisait pas, pour l'introniser, d'avoir des intelligences : il fallait des cœurs.

Le pauvre grand homme ! Il eut lui-même, de son vivant, à se plaindre de la sécheresse de cœur et de l'absence de générosité de quelques-uns qui lui devaient tout. La boue matérialiste qui salit tout enlisait encore ceux que la raison eût dû libérer.

Après le géant, des pygmées vinrent qui rapetissèrent l'idée sublime à la pauvreté de leurs conceptions.

La défense de la vérité est souvent un martyr ; elle isole ou tue ; mais tandis que certains parviennent à la réduire à un pédantisme verbal, manifestation d'un pontificat ridicule, d'autres, chez qui la pusillanimité n'exclut pas la roublardise, savent l'abaisser jusqu'à un fructueux négoce, qui évoquent irrésistiblement ces sépulcres blanchis qui parsèment les plaines mystiques de la Judée, et auxquels Jésus comparait communément les Pharisiens. Mais si toute idée nouvelle a les siens, le prix de la trahison, si lourd soit-il, vaut-il plus, en face de l'éternité, que les douze deniers de Judas ? (1)

Le style de Colins, clair, vivant, énergique, coloré, parfois puissamment trivial, quoique alourdi de citations et de notes, nécessaires du reste, est, en maints passages, d'une véritable grandeur. Le passage essentiel où est décrit la naissance du verbe, jailli de l'étreinte, de la possession sexuelle, est d'une magnificence monotone, d'une emphase majestueuse, pleine de nombre et de ce rythme qu'on ne rencontre que chez les plus grands écrivains : Flaubert, Chateaubriand, Villiers de l'Isle-Adam. C'est vraiment un hiérophante, un prophète qui parle au monde. Un souffle de l'au-delà, au sens occulte,

(1) Que ceux qui craignent la soumission de l'humanité sous une règle commune se rassurent en pensant que cette unité exista autrefois sous le règne de la foi. Quant à ceux qui redoutent la monotonie des paradis terrestres, et qui voudraient, comme Chateaubriand, y introduire « *des pleurs comme pourraient en pleurer des anges* », qu'ils soient tranquilisés. Les passions existeront toujours ; elles seront moins viles, voilà tout.

y circule, sans effort, paisible et solennel, comme cette musique des sphères dont parle Edgard Poe.

Le choc de son génie aux prises avec l'Idée fait tout-à-coup jaillir de ces mots électriques dont l'éclair chargé de foudre illumine les champs obscurs de la pensée et dont seul depuis a retrouvé le secret, peut-être, le plus grand écrivain français du XIX^{me} siècle — et probablement de tous les siècles — : Villiers de l'Isle-Adam.

Souhaitons en terminant que l'oubli, le plus injuste de tous les oublis, qui entoure toujours le grand philosophe belge ne se perpétue pas plus longtemps, et que l'humanité désaltère enfin sa soif de Justice à cette Bible humanitaire, à ce dernier Evangile, né de la Raison.

Quelques-uns, qui savent que les philosophies modernes jouent avec les idées, comme la scolastique du moyen-âge jouait avec des mots, et que les dés qu'elles jettent pour marquer les coups du Destin sont pipés, y trouveront, espérons-le, le repos dans la certitude. Les autres y communieront avec un des esprits les plus universels qui furent, un des plus majestueux génies qui aient paru.

Et peut-être les fera-t-elle rêver, loin du bruit des foules, sous la nuit pleine d'astres, la grave sentence où est incluse toute vérité, burinée par le souvenir en quelque nécropole ignorée, devise d'une élite qui en comprit le sens occulte et l'adopta — élite qui n'est encore qu'une secte et sera peut-être un jour le monde :

« L'ordre moral, c'est l'éternelle harmonie : entre la liberté des actions et la fatalité des événements. »

BIBLIOGRAPHIE

Il nous reste quelques mots à dire sur les manuscrits de Colins. Le plus ardent désir de celui-ci fut de les voir mis à la portée de la génération future, pour qui ils avaient été surtout écrits. Voici, à ce sujet, les deux codicilles à son testament, dont nous avons parlé :

« Ceci est un codicille à mon testament fait à Paris, en date du dix-huit mai mil huit cent cinquante.

« Je confirme le dit testament dans toute sa teneur.

« Je nomme, en outre, comme mon exécuteur testamentaire, mon ami l'avocat Bouillaud, demeurant à Paris, rue de Verneuil, numéro neuf.

« Je le charge spécialement de la défense des intérêts de ma fille, Marie-Caroline de Colins ; et de l'aider de tout son pouvoir pour qu'elle puisse parvenir à faire imprimer mes manuscrits.

« Fait à Saint-Mandé, près Paris, le trente avril mil huit cent cinquante-cinq.

« JEAN-GUILLAUME-CÉSAR-ALEXANDRE-HIPPOLYTE
COLINS DE HAM,
officier supérieur en retraite,
chevalier de la Légion d'honneur, naturalisé français.
(Signé) COLINS. »

« *Ceci est un second codicille à mon testament fait à Paris en date du dix-huit mai mil huit cent cinquante.* (1)

« Je confirme le dit testament dans toute sa teneur, excepté pour les livres et manuscrits dont je suis auteur et dont j'ai disposé.

« Je confirme aussi le codicille en date du trente avril mil huit cent cinquante.

« Je déclare que tous les livres imprimés dont je suis l'auteur, et tous les manuscrits non encore imprimés dont ma fille Marie Caroline de Colins a le dépôt, appartiennent en toute propriété à mon ami Adolphe Hugentobler, domicilié à Paris, rue Madame, numéro cinquante-sept, actuellement à Rio-Grande, province du Brésil. Je déclare que je les lui ai vendus, qu'il m'en a payé le montant ; et qu'il peut les vendre en France et à l'étranger comme en étant l'unique propriétaire.

« Si je meurs avant son retour d'Amérique, c'est, je le répète, ma fille qui se charge du dépôt des livres imprimés et des manuscrits pour les lui remettre à son retour.

« Je déclare que c'est à mon ami Adolphe Hugentobler que j'ai dédié mon ouvrage intitulé *Science Sociale* quand j'ai dit : « A LUI ; PAR LUI ; POUR TOUS. »

« Si mes ouvrages sauvent le monde de l'anarchie et du despotisme, c'est à lui que le monde en devra la publication et peut-être la conservation. Lui seul a bien compris la portée de mes travaux.

(1) Il y a évidemment ici une erreur de date, due au copiste.

« Je meurs dans la religion rationnelle dont j'ai, dans mes ouvrages, démontré scientifiquement la réalité. Avant peu d'années, la religion rationnelle scientifiquement démontrée réelle sera la religion de l'humanité.

« Sans appartenir à aucune religion sur-rationnellement révélée, j'ai le plus grand respect pour tout homme professant sincèrement une de ces religions. Tant que la religion rationnelle n'est point devenue absolument nécessaire par l'impuissance des religions révélées, c'est sur les religions exclusivement que les débris d'ordre social peuvent reposer.

« Je pardonne à ceux qui m'ont oublié, et dont le devoir était de ne m'oublier jamais.

« J'adresse mes remerciements à mes exécuteurs testamentaires déjà nommés et aussi à tous ceux qui m'ont connu et m'aiment encore.

« Je nomme, en outre, mon exécuteur testamentaire mon ami Adolphe Hugentobler et le prie de faire imprimer mes manuscrits le plus tôt qu'il pourra.

« Fait à Paris, au petit Mont-rouge, rue de Vannes, numéro soixante-trois, le vingt-quatre juin mil huit cent cinquante-neuf.

(Signé) « COLINS. »

Les trois disciples de Colins, MM. Jules Brouez, Ag. de Potter et Mangin, qui reprirent l'œuvre ébauchée par Hugentobler, étaient convaincus de l'importance capitale de cette œuvre humanitaire, comme le démontre la préface ci-jointe, qu'ils mirent en tête du 6^{me} volume de la *Science sociale* :

« Faite à un moment où l'on regarde avec la plus complète indifférence tout ce qui touche au socialisme rationnel, la publication des œuvres manuscrites laissées par Colins réclame quelques mots d'explication.

« Nous allons les donner.

« La bourgeoisie ne s'inquiétera de la situation et du danger que celle-ci lui crée que lorsqu'il sera peut-être trop tard pour pouvoir espérer une solution pacifique à la crise sociale:

« Aujourd'hui, pour la bourgeoisie, il n'y a pas encore de question sociale, elle existe seulement pour les prolétaires et cela se conçoit aisément. La question sociale se présente, en effet, de deux façons : *être mal et désirer être bien ; être bien et désirer ne pas devenir malheureux.*

« Le premier point de vue est celui auquel se placent les prolétaires. Depuis que leur intelligence a été développée jusqu'à un certain degré, l'infériorité de la situation dans laquelle ils se débattent leur est clairement apparue et c'est à ce moment que la question sociale a pris naissance chez eux.

« La classe bourgeoise n'est pas aussi avancée et la question en est simple. Pour *prévoir*, il faut un développement intellectuel plus avancé que pour *constater* seulement ; et les bourgeois ne semblent pas encore être capables d'un effort intellectuel assez puissant pour pressentir le danger qui les menace. S'ils le deviennent une fois, s'ils ont jamais la prescience des malheurs qui vont fondre sur eux et les accabler, alors seulement ils se demanderont s'il n'y a rien à faire pour les éviter : alors seulement la question sociale surgira devant eux. Mais peut-être ne sera-ce pas de cette façon ; peut-être se borneront-

ils à constater son existence quand il sera trop tard, quand ils auront été écrasés par l'un ou l'autre bouleversement social.

« Nous ne savons pas ce qui se passera à cet égard ; nous ne savons pas davantage si le moment où la révolution sociale se fera est plus ou moins proche. Ce que nous savons, c'est qu'il est du devoir de tout socialiste rationnel de préparer et d'accumuler, dans l'intérêt des générations futures et pour le moment où le besoin de la vérité se fera socialement sentir, tous les éléments nécessaires pour qu'elle soit aussitôt reconnue et appliquée immédiatement.

« Parmi ces éléments il faut compter les travaux de Colins, et c'est pour les sauver des chances multiples de perte et de destruction auxquelles ils peuvent être exposés, tant qu'ils restent en manuscrits, que nous nous regardons comme obligés de faire procéder à leur impression.

« Les manuscrits sont, en effet, sujets à trop de causes d'anéantissement volontaire ou involontaire, pour risquer de voir se perdre la vérité religieuse, philosophique et sociale, faute d'en avoir suffisamment multiplié l'impression.

« Écoutons à cet égard Condorcet, parlant de l'époque historique antérieure à l'invention de la presse. « Les manuscrits d'un même livre, dit-il, étaient en petit nombre : il fallait, pour se procurer les ouvrages qui formaient le corps entier d'une science, des soins, souvent des voyages et des dépenses auxquelles les hommes riches pouvaient seuls atteindre. Il était facile au parti dominant de faire disparaître les livres qui choquaient ses préjugés ou démasquaient ses impostures, une invasion de barbares pouvait, en un jour, priver pour

jamais un pays entier des moyens de s'instruire. La destruction d'un seul manuscrit était souvent pour toute une contrée une perte irréparable. On ne copiait, d'ailleurs, que les ouvrages recommandés par le nom de leurs auteurs. Toutes ces recherches qui ne peuvent acquérir de l'importance que par leur réunion, ces observations isolées, ces perfectionnements de détail qui servent à maintenir les sciences au niveau, qui en préparent le progrès, tous les matériaux que le temps amasse et qui attendent le génie, restaient *condamnés à une éternelle obscurité*. Ce concert de savants, cette réunion de leurs forces, si utile, si nécessaire même à certaines époques, n'existait pas. *Il fallait que le même individu pût commencer et achever une découverte*, et il était obligé de combattre seul toutes les résistances que la nature oppose à nos efforts. Les ouvrages qui facilitent l'étude des sciences, qui en éclaircissent les difficultés, qui en présentent les vérités sous des formes plus commodes et plus simples, ces détails, ces observations, ces développements qui souvent éclairent sur les erreurs des résultats, et où le lecteur saisit ce que l'auteur n'a point lui-même aperçu, ces ouvrages n'auraient pu trouver ni copistes ni lecteurs. »

« Une fois qu'une idée se trouve exprimée, répandue, divulguée au moyen de la presse, il devient aussitôt impossible de la supprimer ou de la voir se perdre.

« C'est pour empêcher que le parti bourgeois ne puisse anéantir la vérité ; c'est encore afin que, le moment venu, elle se trouve, avec toutes ses conséquences religieuses, politiques et sociales, à la disposition de tous, sans que personne soit obligé, comme dit Condorcet, de commencer et d'achever la

découverte de la vérité ; c'est pour ces motifs, disons-nous, que nous livrons à l'impression les manuscrits de Colins. »

L'impression des manuscrits qui restaient fut cependant interrompue après la mort de MM. Jules Brouez et Mangin.

On ne peut que le déplorer.

On jugera de leur importance lorsqu'on saura qu'ils étaient renfermés dans 16 cartons qui devaient donner, d'après un calcul de J. Brouez, la matière de 44 volumes in-8° de 400 pages chacun.

Parmi les manuscrits non imprimés se trouve l'*Examen de la Philosophie de Cousin*, qui comporte 3 volumes.

L'*Examen de la Philosophie de Aug. Comte*, qu'il eût été si hautement intéressant de connaître, n'a pu être retrouvé.

Il est aussi éminemment regrettable que quelques-uns de ces manuscrits aient paru disséminés dans *La Philosophie de l'Avenir*, où ils restent ensevelis, et dont les chercheurs futurs devront compulser l'énorme collection, pour les retrouver, tandis qu'il eût été si simple de suivre le plan primitivement adopté par les éditeurs.

L'immensité de l'œuvre de Colins n'a pas été sans rebuter beaucoup de ceux qui eussent désiré de bon cœur l'étudier, et beaucoup même en ont tiré argument contre lui. Nous ne pouvons nous empêcher de trouver l'objection singulière. A qui viendra-t-il à l'idée de se plaindre du trop grand nombre d'ouvrages d'un Voltaire ? Et l'humanité ne devrait-elle pas, au contraire, désirer ardemment que la pensée des génies qui font sa gloire, d'Aristote à Pascal, soit frappée à de multiples effigies ?

N'en est-il pas de même de cet homme qui osa, comme Balzac, regarder en face l'Absolu, qui lutta avec le mystère comme Jacob avec l'Ange, qui, comme Œdipe, voulut déchiffrer l'Enigme éternelle, et pour qui le pâle Soleil des morts ne s'est pas encore levé ?

Il est certain, cependant, que Colins, pressé par le temps, s'est beaucoup répété et qu'il y a nécessité à condenser son œuvre en une essentielle synthèse. Mais ce n'est pas là l'œuvre d'un jour. Nous en avons, cependant, posé les jalons ; et bien que la difficulté s'aggrave de ce que l'édition de ses manuscrits ait été interrompue, nous espérons la mener à bonne fin, selon la mesure de nos moyens.

OUVRAGES DE COLINS

1. DU PACTE SOCIAL ET DE LA LIBERTÉ POLITIQUE CONSIDÉRÉE COMME COMPLÈMENT MORAL DE L'HOMME (Moutardier, libraire-éditeur, rue du Pont-de-Lodi, 8, Paris, 1835), 2 volumes (épuisé).

L'erreur capitale de cet ouvrage est signalée par Colins lui-même dans le 11^{me} volume de la *Science sociale*, publié par *La Philosophie de l'Avenir* (année 1877-1878, page 642, 3^{me} année).

2. QU'EST-CE QUE LA SCIENCE SOCIALE ? (Chez l'auteur, rue Saint-Louis, au Marais, 31, Paris, ou cours de Vincennes, 43, Saint-Mandé, et chez tous les libraires, 1853), 4 volumes in-8°. 5 francs. — 2^{me} édition (*La Société nouvelle*, rue Chisaire, 11, Mons, 1908).

Une partie inédite a été insérée dans *La Philosophie de l'Avenir* (1901-1902).

3. L'ÉCONOMIE POLITIQUE, SOURCE DES RÉVOLUTIONS ET DES UTOPIES PRÉTENDUES SOCIALISTES. — Les 3 premiers volumes in-8°, par voie de souscription (Librairie générale Bestel, rue de la Bourse, 7, Paris, 1856-1857), 4 francs (voir 1^{er} volume).

Le 4^me volume a paru par fascicules détachés et encartés dans *La Philosophie de l'Avenir*.

5^me et 6^me volumes (A. Manceaux, libraire-éditeur, rue des Trois-Têtes, 12, Bruxelles, 1891), 3 fr. 50.

4. DE LA SOUVERAINETÉ (Firmin Didot, rue Jacob, 56, Paris, 1857), 2 volumes in-8°, 10 francs.

5. LA SOCIÉTÉ NOUVELLE, SA NÉCESSITÉ (Firmin Didot, rue Jacob, 56, Paris, 1857), 2 volumes in-8°, 10 francs.

6. SCIENCE SOCIALE (Firmin Didot, rue Jacob, 56, Paris, 1857), 11 volumes in-8°, 55 francs.

7. A M.-J. PROUDHON, SUR SON DERNIER OUVRAGE : DE LA JUSTICE DANS LA RÉVOLUTION ET DANS L'ÉGLISE (épuisé).

8. DE LA JUSTICE DANS LA SCIENCE, HORS L'ÉGLISE ET HORS LA RÉVOLUTION. Préface d'Emile de Girardin (Librairie de la Science sociale, rue Jacob, 11, Paris, 1860), 3 volumes in-8°, 15 francs.

*
* *

La Philosophie de l'Avenir a publié, nous l'avons dit, plusieurs extraits des manuscrits de Colins. Nous nous bornons à indiquer ici les plus importants, étant dans l'impossibilité de dire pour la plupart à quels ouvrages l'auteur a voulu les rattacher :

1^{re} ANNÉE (1875-1876) : *Le Choléra moral*, pp. 661, 709, 774.

2^{me} ANNÉE (1876) : *Le Choléra moral* (suite et fin), pp. 1, 81, 129, 193.

» (1876) : *Qui donc est Peuple ?* p. 257.

» (1877) : *Qui donc est Peuple ?* pp. 1, 65.

» *Examen critique de l'ouvrage de Ledru-Rollin, intitulé : Décadence de l'Angleterre*, pp. 129, 193, 277, 325, 389.

3^{me} ANNÉE (1877-1878) : *Examen critique de l'ouvrage de Ledru-Rollin, intitulé : Décadence de l'Angleterre*, pp. 1, 81, 137, 209.

» *Science sociale* (chap. IX), pp. 549, 629, 685.

4^{me} ANNÉE (1878-1879) : *Science sociale*, pp. 1, 81, 133, 261, 317, 439, 487, 535, 583.

5^{me} ANNÉE (1879-1880) : *Science sociale*, pp. 1, 49, 97, 145, 209, 261, 313.

8^{me} ANNÉE (1882-1883) : *Profession de foi socialiste*, p. 1.

» *Lettre au Comte de Montalembert sur la liberté politique* (1847), p. 153.

9^{me} ANNÉE (1883-1884) : *Le Socialisme et l'Académie des Sciences morales et politiques*, p. 45.

» *Lettre à M^{me} d'Héricourt* (à propos de Proudhon), p. 141.

10^{me} ANNÉE (1884-1885) : *Lettre adressée au directeur du Journal des Economistes, sur La Création de l'ordre, de P.-J. Proudhon*, p. 278.

10^{me} ANNÉE (1884-1885) : *Lettre sur le Socialisme, au rédacteur en chef de La Révolution démocratique et sociale, Journal de la Montagne* (1848), p. 473.

11^{me} ANNÉE (1885-1886) : *Lettre à Victor Hugo* (1849), p. 1.

» *Examen d'un travail de Jules Le Chevalier*, p. 11.

» *Le Précurseur* (prospectus d'une revue que Colins se proposait d'éditer avec Anatole Leray, et qui ne vit jamais le jour) (1850). (Sur Anatole Leray, voir le livre si curieux de Alex. Erdan : *La France Mystique*), p. 233, tome II, 2^{me} édition (1).

» *La Dette publique* (avant 1848), p. 465.

12^{me} ANNÉE (1886-1887) : *La Dette publique* (suite), p. 1 ; *Capital*, p. 156 ; *Produits se payant avec des produits*, p. 172 ; *Charité légale*, p. 211.

13^{me} ANNÉE (1887-1888) : *Le sol*, p. 1 ; *Concurrence*, p. 53 ; *Débouchés*, p. 69 ; *Encombrement*, p. 77 ; *Sources de la richesse*, p. 93 ; *Distribution des richesses*, p. 97 ; *Crédit*, p. 129 ; *Produit net, produit brut*, p. 191 ; *Commerce*, p. 247 ; *Richesse*, p. 267.

(1) Erdan écrit à propos de Colins : « M. Colins est un vétéran de la démocratie, pour lequel je professe le plus grand respect, un homme profondément instruit, dont j'admire l'immense lecture, lecture si variée que je me rappelle avoir entendu dire, à un publiciste célèbre, qu'il paierait volontiers plusieurs milliers de francs les cahiers de notes de M. Colins, persuadé que, muni de ces cahiers, il n'aurait plus rien à lire du tout. (*La France Mystique*, tome II, page 225.)

- 14^{me} ANNÉE (1888-1889) : *Paupérisme*, p. 1 ; *Luxe*, p. 13 ; *Intervention de l'Etat dans l'industrie*, p. 85 ; *Intervention de l'Etat dans les travaux publics*, p. 93 ; *Rente*, p. 144 ; *Hérédité du sol*, p. 149 ; *Mendicité*, p. 189 ; *Population*, p. 297 ; *Laissez faire, laissez passer*, pp. 297, 311.
- 15^{me} ANNÉE (1889-1890) : *Monnaie*, p. 1 ; *Droit des pauvres*, p. 59 ; *Communications*, p. 69 ; *Banques*, p. 115 ; *Salaire*, p. 167 ; *Ouvrier*, p. 231 ; *Maximum*, p. 295.
- 16^{me} ANNÉE (1890-1891) : *Production*, p. 61 ; *Industrie*, p. 137 ; *Travail*, p. 205 ; *Dette*, p. 277 ; *Education et instruction*, p. 285 ; *Monopole*, p. 241 (1) ; *Banqueroute*, p. 248 ; *Travail de l'armée*, p. 251.
- 17^{me} ANNÉE (1891-1892) : *Grande ou petite culture*, p. 1 ; *Division du travail*, p. 11 ; *Finances*, p. 16.
- 18^{me} ANNÉE (1892-1893) : *Emprunts*, p. 1 ; *Remède social*, p. 49 ; *Travail productif, improductif*, p. 94 ; *Communauté et propriété*, p. 103 ; *Esclavage*, p. 108.
- 19^{me} ANNÉE (1893-1894) : *Impôt*, p. 1 ; *Subsistances*, p. 9 ; *Banques*, p. 11 ; *Exportation*, p. 37 ; *Budget*, p. 38 ; *Revenu*, p. 39 ; *Terre*, p. 42 ; *Profit*, p. 89 ; *Dette*, p. 245.
- 20^{me} ANNÉE (1894-1895) : *Organisation du travail*, pp. 1, 45 ; *Libre commerce, libre échange, douanes*, pp. 81, 141, 191.

(1) Il y a eu erreur de pagination (voir *Philosophie de l'Avenir*, note de la table).

- 21^{me} ANNÉE (1895-1896) : *Correspondance entre Colins et Blanqui*, p. I.
- 22^{me} ANNÉE (1896-1897) : *Misère*, pp. I, 37, 77 ; *Lettre sur les Girondins et les Montagnards*, p. 132 ; *Deux lettres sur le socialisme*, p. 245 ; *Une lettre sur le socialisme* (1849), p. 245.
- 24^{me} ANNÉE (1898-1899) : *La Pratique de la propagande du socialisme rationnel*, p. 125 ; *La souveraineté de la raison*, p. 423 .
- 25^{me} ANNÉE (1899-1900). — *Lettre à Ad. de Malotau*, p. I.
- 26^{me} ANNÉE (1900-1901). — *Correspondance entre un ouvrier et Colins*, p. 407.
- 28^{me} ANNÉE (1902-1903). — a) *Une partie inédite de l'ouvrage de Colins : Qu'est-ce que la Science sociale ?* p. 533 ;
b) *Lettres à Ch. Delescluze* (1848), p. 687.

*
* *

La Société nouvelle a publié :

1892. — *Préface dédicatoire à une prochaine génération.*
» — *Socialisme rationnel.*
1893. — *La doctrine et la foi.*

1893. — *Science sociale* (pages inédites). *Ce qui a été tenté pour placer la Société en dehors du despotisme et de l'anarchie.*

1894. — *Science sociale* (pages inédites).

1895. — *Science sociale. Terreur de l'avenir.*

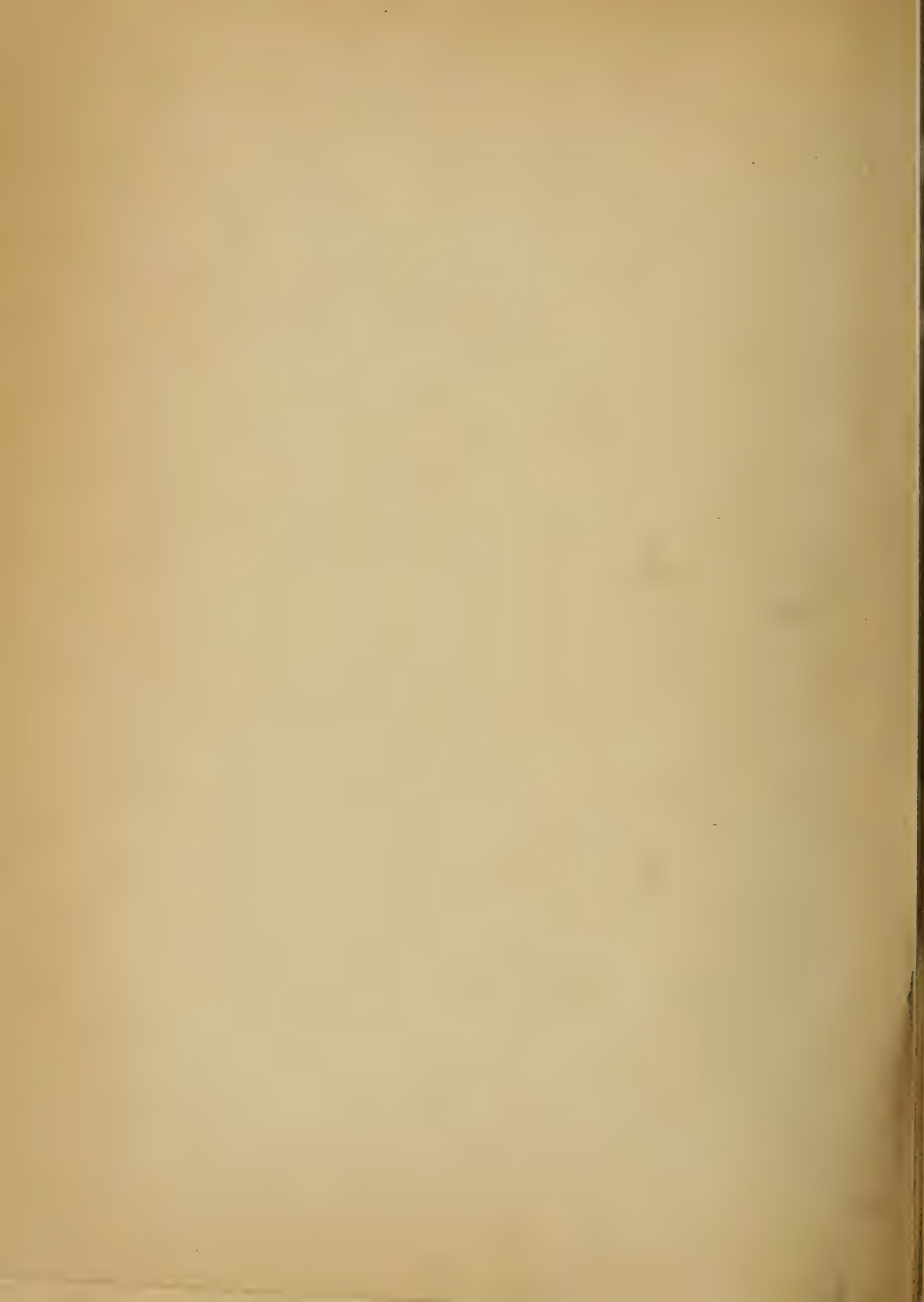
» — *Science sociale* (pages inédites). *Fanatisme religieux.*

1896. — *Science sociale* (pages inédites).

*
**

Ajoutons que plusieurs journaux, tels que *La Verveine*, le *Journal d'Asnières*, et surtout le *Journal de Charleroi*, ont publié de nombreux articles dus à la plume de disciples de Colins. Notre ami Jules des Essarts, directeur du *Journal de Charleroi*, a écrit un remarquable résumé de la doctrine économique du Maître, que nous recommandons vivement à ceux qui veulent en avoir une bonne synthèse. C'est une brochure de 100 pages portant comme titre : *Le Socialisme rationnel ou Précis de l'Economie sociale d'Agathon de Potter, d'après le Collectivisme de Colins*, par Jules Bufquin des Essarts, ancien sénateur. (Bruxelles, imprimerie veuve D. Brismée, rue de la Prévoté, 1897 ; prix : un franc.)

—:○:—



TABLE

	Pages
L'HOMME	5
LES THÉORIES DE COLINS	19
<i>La Philosophie</i>	21
<i>Sociologie</i>	29
<i>Objections</i>	38
LES DISCIPLES	55
CONCLUSION	61
BIBLIOGRAPHIE	69
<i>Ouvrages de Colins</i>	79



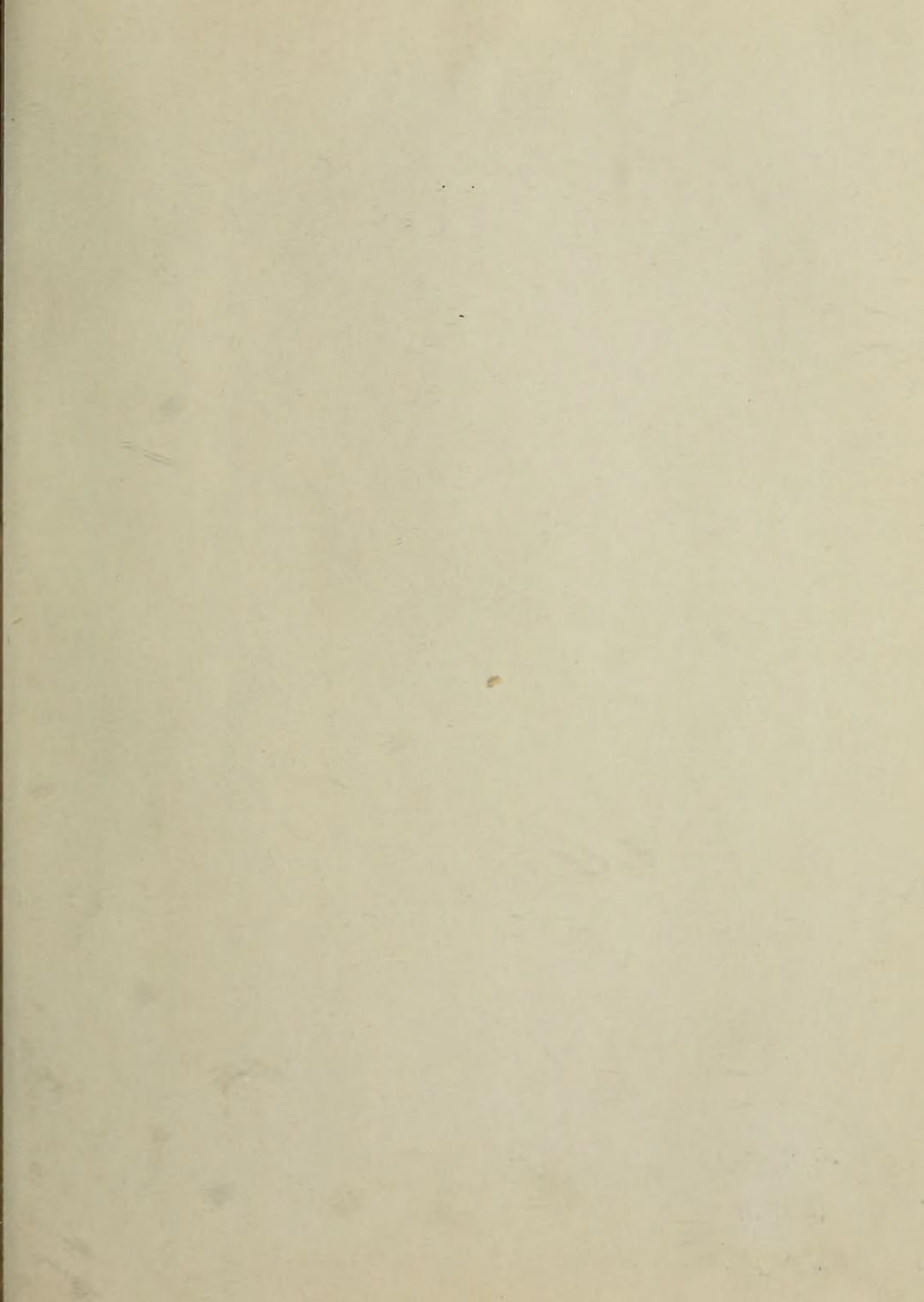
Editions de l'Imprimerie Générale

11, Rue Chisaire, MONS (Belgique)

- COLINS. — Qu'est-ce que la Science sociale
(2^e édition — 4 vol.) frs. 20 »
- ALEXANDRA DAVID. — Notes sur la Philosophie
japonaise (1 vol.) » 1 »
- CH. FÉNESTRIER. — La Vie des Frelons (his-
toire d'un journaliste) (1 vol.) » 3 50
- MAURICE GAUCHEZ. — Le Livre des Masques
Belges, portraits de Franz Gailliard et
préface de J.-Ernest Charles (1 vol.) » 5 »
- RAOUL DE LA GRASSERIE. — Du Fédéralisme
(1 vol. hors commerce).
- LÉON LEGAVRE. — Les deux Routes (poèmes)
(1 vol.) » 2 50
La Femme dans la Société (1 vol.) » 3 50
Les Basiliques (poèmes) (1 vol.) » 2 »
- ABEL NOËL. — Les Idées du Père Bontemps
(1 vol.) » 2 »
- JULES NOËL. — Pourquoi nous sommes Socia-
listes (1 vol.) » 1 »
- ELIE RECLUS. — Le Mariage tel qu'il fut et tel
qu'il est (avec une allocution et une lettre
d'ELISÉE RECLUS) (1 vol.) » 0 50
La Doctrine de Luther (1 vol.) » 1 »
- LOUIS THOMAS. — Tablettes d'un Cynique
(1 vol.) » 3 50
- EMILE VANDERVELDE. — Les derniers jours
de l'Etat du Congo, avec de nombreuses
illustrations (1 vol.) » 3 »

* Correspondance entre quatre amis à propos de
la Science réelle. — Préface de JULES
NOËL (1 vol. hors commerce).





La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Echéance

The Library
University of Ottawa
Date Due

--	--	--

